

LIVRES

CABLER

Littérature québécoise Page D2
Le Feuilleton Page D3

ARTS VISUELS

Nature et art contemporain Page D9
Expositions Page D11

LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 OCTOBRE 1994

Jean Éthier-Blais

L'ange et le démon en chacun de nous

MINUIT CHRÉTIENS
Jean Éthier-Blais,
Éditions Leméac, 102 pages.MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Qu'en termes délicats ces choses-là sont racontées! Pas étonnant puisque l'auteur est Jean Éthier-Blais qui signe ici un petit roman de mœurs tout en demi-teintes, en clair-obscur, en une série de caméos qui finissent par faire un tout et à séduire cet «hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère» de Baudelaire.

Justement, c'est une atmosphère de mensonge, de dissimulation des vrais sentiments, d'ambiguïté aussi qui règne dans *Minuit chrétiens*. Une atmosphère que je qualifierais de «mauricienne» avec un sens de l'humour en plus perceptible dans une description un peu passéiste de bourgeois bien nantis d'une petite ville de province vivant paisiblement leur réussite sociale, professionnelle et familiale. L'un est médecin, l'autre un homme d'affaires, leurs femmes et leurs enfants sans histoire. Bref, tout le monde est heureux et gentil et la vie s'écoule comme un long fleuve tranquille.

Jusqu'au moment où Denis, le fils du docteur Charbonneau, entre dans le décor et chamboule complètement cette vie idyllique. Au lieu de jouer au hockey, ce garçon de 12 ans allait plutôt rencontrer un monsieur, nul autre que le voisin du docteur! Ce dernier découvre le pot aux roses et c'est la catastrophe. «Comment Lupin avait-il pu, lui-même père de trois fils, entraîner Denis dans ce traquenard?», se demande le toubib qui se définit pourtant comme «un guide, un "sherpa" de l'âme et du corps», sa clientèle n'hésitant pas à lui faire les confidences les plus intimes. Le comportement de son fils le laisse pantois et il le fera savoir à Lupin sans autre forme de procès. Cependant rien ne sera plus pareil dans les relations des deux familles et l'on apprend plus tard que la femme du docteur quittera sa vie monotone pour entreprendre des études d'infirmière...

Jean Éthier-Blais réussit ce tour de force de laisser le lecteur en plein mystère, le non-dit étant aussi palpable que les mots pour finalement ne rien dire du tout. «J'ai voulu écrire un livre sur l'existence du démon, nous dit-il en entrevue. Je m'intéresse depuis déjà depuis quatre ou cinq ans sur Satan, le compagnon de chacun d'entre nous. *Minuit chrétiens* est une ébauche de la trilogie que je veux consacrer au démon qui est en chacun de nous, et cela

se manifeste très jeune si bien que ce livre représente pour moi la responsabilité de l'enfance. Car c'est Denis qui domine Lupin, un être vulnérable qui se laisse prendre au jeu de la séduction. Toute la force de cette troublante certitude se trouve dans le regard de Denis rivé sur Lupin chantant *Minuit, chrétiens* à la Messe de minuit.»

Il faut faire confiance au romancier dans cette interprétation de cette longue nouvelle transformée en roman et qui est écrit dans une langue classique que l'on retrouve dans tous ses livres. Dans *Minuit chrétiens* son style reflète encore davantage la maîtrise de cette langue française dont il se fera l'ambassadeur ces prochains mois.

VOIR PAGE D2: BLAIS

Le cheminement fascinant et troublant du père de l'étapisme

[Claude Morin]

LES CHOSSES COMME ELLES ÉTAIENT
Claude Morin,
Boréal, 496 pages, 27,95 \$.GILLES LESAGE
LE DEVOIR

L'éditeur présente cette autobiographie politique comme une chronique douce-amère d'une carrière pas comme les autres, qui raconte «les choses comme elles étaient», replacées dans leur contexte et vues de l'intérieur par un acteur privilégié.

Il a raison. Celui que l'on a surnommé le père de l'étapisme (l'expression n'est pas de lui, dit-il), le sphinx de Louis-Hébert (ainsi que l'a baptisé le confrère Normand Girard, du nom de son comté en banlieue de Québec), se livre énormément au fil de ces confidences qui, à l'occasion, prennent l'allure d'une confession intime. Ce n'est pas nouveau, dira-t-on. Claude Morin parle toujours énormément de lui dans ses livres précédents, surtout dans *L'art de l'impossible* (sur l'émergence internationale du Québec, publié en 1987), *Lendemain piégés* (sur les mésaventures constitutionnelles, publié en 1988) et *Mes premiers ministres*, en 1991, autour des cinq chefs de gouvernement québécois qu'il a servis pendant une vingtaine d'années.

Toutefois, jamais autant que dans cet imposant ouvrage, fort attendu, M. Morin trace-t-il de lui-même un portrait à la fois fascinant, saisissant et troublant. Non en raison des révélations époustouflantes d'un acteur qui a joué un rôle de premier plan sur la scène québécoise, mais surtout parce qu'il relate en long et en large, avec une foule et un luxe de détails, des faits et



anecdotes qui le révèlent tel qu'en lui-même il est resté. Il explique et s'explique abondamment, se justifie sans vergogne, admet bien ici et là quelques erreurs de parcours, mais si minimes qu'au total, l'ensemble est éminemment complaisant.

Plaidoyer *pro domo*, donc, comme le veut la loi du genre. Il est assez rare que quelqu'un se raconte pour se donner le mauvais rôle, s'accuser de fautes plus ou moins graves, se flageller et se crucifier sur la place publique. M. Morin ne déroge pas à la règle séculaire. Mais il s'expose de manière si fine et raffinée, avec brio et dans une langue si élégante, que le plaisir de lire est vif et soutenu. Il ne faut pas boudier cette chance, très rare chez nous, où les détenteurs de

pouvoir sont si réticents à faire connaître l'arrière-plan de leurs décisions, à nous faire partager ce qui les passionne et les fait courir.

Cette somme se lit d'autant plus facilement que l'auteur se met en scène d'une manière chronologique. De sa naissance en 1929 à Montmorency, près de Québec, jusqu'aux troublantes révélations de mai 1992 sur les accointances de l'ancien ministre péquiste avec des agents secrets de la GRC, M. Morin dévoile une personnalité beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à prime abord. Cette méthode a l'avantage de le suivre à la trace, en quelque sorte, depuis son enfance heureuse jusqu'à ses étranges péripéties d'informateur de

la «police montée». On mesure ainsi à quel point la curiosité insatiable du jeune garçon, sa boulimie de lectures diverses et de connaissance des us et coutumes à travers le monde se sont manifestées tout au long de sa carrière qui, à plusieurs égards, l'apparent à un franc-tireur.

En revanche, l'approche chronologique comporte un énorme désavantage, celui de disperser et de perdre de vue un filon intéressant qui laisse entrevoir des développements palpitants. Le plus excitant, évidemment, c'est celui de ses relations suspectes avec la GRC qui, du ciné-club de l'Université Laval aux échanges rémunérés des années 1970, en passant par la mission à lui confiée par Jean Lesage et la paranoïa fédérale des années 1960, a incité M. Morin à jouer littéralement avec le feu. Au point de s'y brûler, de façon irrémédiable.

L'auteur fait des efforts inouïs pour nous replacer dans le contexte de cette aventure risquée, pour la justifier et se disculper. Même après près de 20 ans, il reste convaincu qu'il a agi pour le mieux dans le meilleur

des mondes tel qu'il était, et non comme nous voudrions aujourd'hui qu'il ait été. Tout au plus admet-il, dans l'histoire des rencontres secrètes que la télé de Radio-Canada a fait éclater comme une bombe en mai 1992, quelques erreurs déplorables: de ne pas avoir confié au notaire, avec son document explicatif, les «dédommagements» financiers de la GRC; d'avoir informé Lorraine Lagacé en octobre 1981; et, finalement, de ne pas avoir lui-même éventé la mèche fumante comme il se le proposait en 1987.

Sans remettre en cause la sincérité de M. Morin et sa loyauté envers René Lévesque, qui lui a d'ailleurs conservé son amitié jusqu'à sa mort,

VOIR PAGE D2: MORIN



LIBERTÉ 215
OCTOBRE 1994 6\$
POUR L'ÉCOLE

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

À UN MOMENT OÙ TOUS LES REGARDS SONT TOURNÉS VERS ELLE, DOUZE ÉCRIVAINS FONT PARTAGER LEUR VISION DE L'ÉCOLE, CE QU'ELLE FUT, CE QU'ELLE EST, CE QU'ELLE DEVRAIT ÊTRE. POUR L'ÉCOLE, CONTRE LA BÊTISE, L'IGNORANCE, LA MÉDIOCRITÉ: POUR LA VIE.

LIVRES

MORIN *Parler sans rien dire?*

SUITE DE LA PAGE D1

force est de constater que, sous une modestie apparente, sa vanité, son orgueil, sa présomption, ou un mélange des trois ingrédients dangereux, lui a fait commettre une grave erreur. À répétition au surplus. Sous prétexte de prévenir des coups, d'éviter des désagréments à des innocents, c'est lui qui s'est jeté dangereusement dans la gueule du loup. Contre de l'argent, en plus. Si, au moins, il admettait qu'il s'est trompé. Faute avouée est à moitié pardonnée, comme le prescrivait le catéchisme que les plus de 40 ans ont appris par cœur (dans une atmosphère que M. Morin décrit admirablement). Mais non, il persiste et signe, ignorant malheureusement le GBS (gros bon sens) qui lui sert habituellement de bousole.

Parler sans rien dire? Sa prudence et ses astucieuses techniques laissent malgré tout un arrière-goût amer, un terrible point d'interrogation: Pourquoi lui, toujours lui?

C'est d'autant plus déplorable que cette pénible affaire recouvre d'une ombre malencontreuse, quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse pour la chasser, une carrière remarquable au service du Québec et marquée de mémorables faits d'armes. Sans s'attribuer des mérites qui ne sont pas les siens, M. Morin se donne souvent un rôle central. Trop, parfois. Ce dont on ne saurait le blâmer, tant il est vrai qu'il a été pendant plus de 20 ans une pièce majeure de l'échiquier québécois. Il a su, dans ses deux premiers livres de 1972 et 1973 sur le pouvoir et le combat québécois, faire partager son expérience irremplaçable de conseiller et de haut fonctionnaire de la Révolution tranquille, et en tirer les conclusions qui s'imposaient. Il a aussi réussi, avec la connivence

et la complicité de M. Lévesque, à faire adopter par le PQ une stratégie victorieuse qui a permis au Québec de faire des pas de géant, en dépit de ou malgré l'humiliante défaite référendaire de mai 1980.

Avec lui, n'est-on pas forcé de reconnaître que la troisième période ne saurait être entreprise avant la deuxième, et que tout premier mandat référendaire, quel qu'en soit le libellé, ne peut être qu'un mandat de négociation? Toute autre démarche pourrait avoir cette fois des conséquences autrement plus dramatiques qu'il y a 15 ans, d'où la responsabilité énorme du nouveau gouvernement, rappelle le vieux compagnon de route du premier ministre Parizeau. Que le Québec ne se tire pas une autre fois dans le pied, plaide-t-il avec sa longue et précieuse expérience, prenant soin de décrier comme il se doit ce qui a été tricoté serré au fil de deux siècles.

Avec tendresse quand il s'agit de sa famille et de ses jeunes années d'ainé de sept frères et sœurs; avec humour quand il veut mieux faire passer des incidents délicats; avec ironie ici et là, aussi bien à son sujet que pour quelques victimes choisies, M. Morin se sert habilement de toutes les subtilités de notre langue si belle pour raconter les choses comme elles étaient, il y a 50 ou 30 ans. Non pas seulement les événements tels qu'ils ont été, ou tels qu'on en juge avec la lorgnette de 1994. La nuance n'est pas anodine, surtout que ce produit classique d'un cours de même grande cuvée ose encore, à l'occasion, user du plus-que-parfait du subjonctif. Ce qui est loin d'être désagréable pour les aînés portés parfois à une certaine nostalgie...

Dans un style vif et alerte, avec des chapitres courts aux titres évocateurs et aux sous-titres accrocheurs, M. Morin soutient l'intérêt

d'un bout à l'autre de ces 500 pages. Sans cynisme. Y compris dans son esquisse finale de la condition politique, qui annonce des développements intéressants, notamment sur la presse, écorchée au passage. Après tout, il a bien le droit de se défendre. Mais s'il a été trop durement et injustement traité comme il l'écrit dans l'affaire de la GRC en mai 1992, M. Morin ne porte-t-il pas à son tour un jugement sommaire et sévère qui mériterait d'être étayé?

Il faut par ailleurs déplorer que, contrairement à sa louable habitude, Boréal n'ait pas jugé bon de compléter un ouvrage de cette ampleur avec les index thématiques et onomastiques qui s'imposent et facilitent le repérage et la consultation. De même, il y a quelques erreurs et impropriétés incongrues, ainsi que des néologismes peu acceptables, à mon avis, dans une brique de facture aussi agréablement classique.

Ne se reconnaissant ni gourou ni disciple, Ce «Machiavel du terroir» (René Lévesque *dixit*), ce «Talleyrand des pauvres» (selon son ami Yves Michaud), fait preuve d'une grande franchise en confiant qu'on ne peut faire de la politique sans mentir. «Il suffit d'imaginer un instant combien brève serait la carrière de l'élu qui observerait la vertu de transparence au point de constamment dire toute la vérité et rien que la vérité! Qu'on le veuille ou non, la politique, comme la politesse, s'édifie sur des fondations dissimulées. D'ailleurs, dans les moments de crises graves ou au cours de négociations ardues, il peut être du devoir du politicien de mentir.

«Lie or die!» pourrait-on dire à l'intention des politiciens, comme on dit «Publish or perish!» aux professeurs d'université.» Hélas...

La prêtre, entre la prière et la folie

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



JACQUES ALLARD

FIÈVRES BLANCHES

Novella, André Brochu, XYZ, 149 pages

Le dernier numéro de *Lettres québécoises* met en vedette l'œuvre d'André Brochu. En cette rentrée qui s'annonce comme l'une des plus riches des dernières années, l'occasion est bien choisie puisque l'auteur, couronné pour *La croix du Nord* (Prix du gouverneur général 1991) et *La vie aux trousses* (Prix du Journal de Montréal 1993), publie du coup trois autres ouvrages. Ce sont: *Delà* (L'Hexagone), son cinquième recueil de poésie, *Tableau de poème* (XYZ), son sixième essai et *Fièvres blanches* (XYZ), son sixième ouvrage de fiction. Quel travail assidu depuis cinq ou six ans!

Il s'en explique un peu dans l'autoportrait du dossier de la revue en déplaçant le jour de sa naissance du 3 mars 1942 au 3 mars 1988, alors qu'après «46 ans de vague à l'âme» il écrit le poème inaugural du recueil (*Les matins nus, le vent, Trois, 1989*) qui marquait son retour à la poésie, sa vraie naissance à l'écriture. Il avait «perdu sa vie à vouloir écrire» et voilà que les mots surgissent, enfin apprivoisés. Sont-ils encore ici nombreux les écrits de la patience et de la maturation? A moins que l'on ne se livre à la critique pour ne pas écrire autre chose? Il y a ensuite, dans ses propos ou, comme toujours chez lui, l'humour combat l'émotion, une poésie en raccourci: «Mon style, beau ou sot, comme on voudra, neutralise ce qu'il peut, ce qu'il doit y avoir de cru dans mes textes. De plaie vive, impossible.» Cette mise en avant du cru (du nu, du saugrenu) à bien cuire dans le jeu des formes aussi bien verbales que narratives, comme on l'aimait tant chez les naturalistes, s'illustre magnifiquement dans

ces *Fièvres blanches*.

L'histoire est celle d'Adrien, un curé de 53 ans que la folie vient trouver, en 1980, dans sa petite ville ouvrière et son église désertée par la jeunesse. Folie du désir qui passera par un beau jeune homme avant que de le conduire vers la femme et l'hospice des fous. Ce prêtre indigne parce que fou de désirs trop humains n'est-il pas un des personnages de notre époque où le sacré fait souvent retour dans un discours du sacrilège et du blasphème? Il ne cesse en tout cas, de Terre-Neuve au Grand Nord, d'aligner la chronique du fait divers depuis une bonne dizaine d'années, tout en étant, toutefois peu présent dans notre imaginaire romanesque, ancien et actuel. Même le méchant Charles Chiniquy (1809-1899), le fameux prêcheur de la tempérance (viré protestant à cause de femmes rencontrées au confessionnal), n'a pu s'y retrouver. Ce n'était évidemment guère possible avant 1960. Rodolphe Girard l'avait appris avec la mise à l'index de sa *Marie Calumet* (1904). Et il faudra attendre Roger Lemelin (*Pierre le magnifique*, 1952) et surtout André Langevin et son incontournable *Temps des hommes* (1956) pour que certaines facettes de l'homme de Dieu, le péché contre la chasteté ou l'esprit, puissent être mises en texte.

C'est dire l'intérêt de la nouvelle bien consistante d'André Brochu où le prêtre prend la plume pour tenir le journal sans date de son délire. Il aurait pu être poète, dit-il, ce que l'on croit volontiers par la jouissance assez critique qu'il a des mots et du genre diarique. La première partie de ses écrits présente tout le contexte immédiat et passé de sa passion pour le jeune musicien Serge Lemire. La deuxième montrera la réalisation de ses fantasmes jusqu'à l'épisode final où, selon la loi de la chute propre à la nouvelle, la mort est au programme: celle de ses amours, son enfant-dieu, le beau Serge, puis son Héloïse (son organiste), celle aussi du confrère pervers, condamné pour agressions sur de petites filles. La sienne même, pour cet espèce d'Abélard violé dans son enfance par un évêque...

Si, comme on le devine, la charge est lourde et l'histoire assez dérangeante, le récit sourit, rêve et coule habilement vers son delta où se confrontent la prière et la folie, la jouissance et la condamnation, le malade et l'aumônier. Adrien est une autre figure du monstre contemporain. Et André Brochu un de nos meilleurs écrivains.

BLAIS *Transmettre l'amour de la langue*

SUITE DE LA PAGE D1

«Pendant les mois qui précéderont le référendum et compte tenu de l'indépendance du Québec que je crois inéluctable, je veux consacrer du temps à convaincre mes compatriotes de l'importance de la langue. Je leur dois cela moi qui ai fait carrière avec cet outil essentiel

et formidable.»

Il faut lire *Minuit chrétiens* pour réaliser l'immense culture de Jean Éthier-Blais, la subtilité de la description de ses personnages, l'humour caustique ou riant des conversations entre le narrateur et sa sœur, deux célibataires endurcis qui se donnent des nouvelles au téléphone sans jamais se dire vraiment ce qui les pré-

occupe, laissant soupçonner ou deviner la profondeur de leur intérêt pour les êtres et les choses. Le narrateur est en quelque sorte le maître d'œuvre du roman qu'il raconte comme étant en fait une diversion, un prétexte pour mener à bien son travail d'historien, de poète et d'esthète qui regrette de ne pas parler chinois et qui rêve d'aller travailler son

Veillot seul à Paris.

Sans avoir personnellement tout à fait perçu l'aspect «démoniaque» ou «angélique», ou encore l'esprit du Mal que prête l'auteur de *Minuit chrétiens* au jeune Denis dans des considérations savantes, j'ai retrouvé plutôt le délicieux souvenir du musicien de *Mort à Venise* que l'on croit être Gustav Mahler envoûté par le jeune et superbe Tadzio (souvenez-vous du film tiré de ce roman de Thomas Mann). Le temps d'une centaine de pages délicieusement écrites, Éthier-Blais m'a procuré ce même envoûtement. En attendant d'autres de ses ouvrages déjà sur le métier, notamment un répertoire chronologique de ses articles parus dans *Le Devoir* dont il fut le critique littéraire pendant près de trente ans. Ces textes, ceux qu'il a signés sur Hubert Aquin entre autres écrivains, seront assortis de ses réflexions d'homme de lettres engagé et le livre s'intitulera *Le Miroir critique*.

LES PETITS BONHEURS

Chroniques municipales

HISTOIRE D'UNE VILLE

M. E. Salytkov-Chtchédrine. *Collection «Folio»*, 301 p.

GILLES ARCHAMBAULT

Imaginons, en cette période d'élections municipales montréalaises, le scandale que provoquerait la publication d'une histoire de notre ville écrite à la façon de Salytkov-Chtchédrine. Il faut dire tout de suite que le courage de notre auteur ne franchissait pas toutes les limites de la témérité et que le portrait vitriolique qu'il fit de ses contemporains ne lui interdirait par une prudence certaine.

Parus en 1869 et 1870 dans différents livraisons d'une revue mensuelle, cette chronique d'une petite ville imaginaire de la province russe tient avant tout de la satire sociale. Le nom même de la localité, Glouptov, ne fait pas de mystère des intentions de l'auteur. Glouptov signifie «ville des sots».

À lire la relation qui est faite de l'histoire de la ville par les différents archivistés, on ne doute pas un seul instant de leur stupidité. Qu'ont fait les habitants de ce coin reculé sinon obéir aux tyrans les plus incommodes? Sans se poser trop de questions, ils ont assisté aux destructions les plus immondes, ils ont nourri les instincts les plus abjects de leurs gouvernants.

On ne manque pas au reste de reprocher à l'auteur son cynisme. Si les dirigeants sont d'une cruauté à nulle autre pareille, le peuple est décrit dans des termes aussi dénués de tendresse qu'il est imaginable. La populace est abjecte, encline à se plier aux pires diktats. Les glouptiens cultiveront la moutarde si on l'enjoint de s'y mettre pour oublier l'instant d'après cette occupation rentable. Ils seront tour à tour paillard et lascifs après avoir été travailleurs et économes. Ils assisteront au pillage de leur ville, à

sa destruction et accepteront aussitôt de la reconstruire dans un lieu qu'aura choisi pour eux un tyran.

Le dernier des gouverneurs de la ville, Ougrium-Bourthchéief, préfigure en quelque sorte le stalinisme. Il asservit la population de Glouptov de la pire façon, la châtie. «Étendus, bafoués, anéantis, les Glouptoviens se prirent à respirer. C'était la première fois depuis longtemps... Avaient-ils eu une histoire? Avaient-ils au cours de cette histoire, fait preuve de quelque initiative? Ils ne s'en souvenaient pas.»

Salytkov-Chtchédrine se défendait d'avoir décrit un pamphlet politique. Inspiré par les théories socialistes de la révolution de Juillet, il voyait dans les idées libertaires une éventuelle possibilité de secouer l'apathie de son peuple. En cela, il s'opposait à Dostoiévski, son contemporain.

L'Histoire d'une ville ne se lit pas toujours sans peine. Ce parcours de la légende est parfois itératif. On n'imagine pas sans difficulté un peuple si bête et des gouverneurs si cruels. C'est qu'il s'agit d'un récit caricatural qui ne dépayserait pas un lecteur de Swift, par exemple. Il arrive souvent que Salytkov-Chtchédrine accumule les erreurs historiques, les anachronismes à seule fin d'amuser les lecteurs de feuilletons littéraires qui formaient son public.

Si on poursuit la lecture, c'est que la succession des personnages ubuesques attise notre intérêt. On rit souvent, mais d'un rire gênant. Sachant qu'à plusieurs moments de sa vie probablement on a été manipulé par quelque gouverneur aux prises avec des lubies dangereuses ou non. Cette constatation, bien sûr, nous amène loin de l'évocation d'édiles qui ne crurent pas tous à l'édification de stades olympiques ou non.

Libre Expression

FRANÇOIS BARCELO:

un tout nouveau roman tendre et cruel

Le héros de *Moi, les parapluies...* ne cherchait pas à l'être. Et pourtant!

Le romancier fait porter à Normand «Ti Cul» Bazinet l'odieuse d'un crime horrible: à l'âge de dix ans, au début des années soixante, on l'accuse d'avoir assassiné sa grand-mère à coups de parapluie.

MIEUX QU'UN POLICIER

Cet événement est le point de départ d'une histoire aux

rebondissements nombreux qui s'échelonnent



sur trente années de la vie du héros ainsi que celle de sa famille.

Une histoire qui se déroule aussi au fil de 269 pages captivantes où FRANÇOIS BARCELO manipule avec art l'humour, le suspense, la cruauté et la tendresse, pour le plus grand plaisir des lecteurs.

Moi, les parapluies... de FRANÇOIS BARCELO Éditions Libre Expression 269 pages, 19,95 \$

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

Robert Blondin

ROBERT BLONDIN

LE GUERRIER DÉSARMÉ

Vers une nouvelle masculinité

Préface de Guy Corneau



BORÉAL

258 pages - 22,95 \$

Une synthèse subjective des travaux et des idées touchant l'homme contemporain, son questionnement et son identité

L'«humanité», ce monde créé par et pour les hommes, dérive. Il se cherche. Il doit changer de cap. Le temps est enfin venu qu'il cède sa place à l'«humanité».



Essais B O R É A L 94

LIVRES

LE FEUILLETON

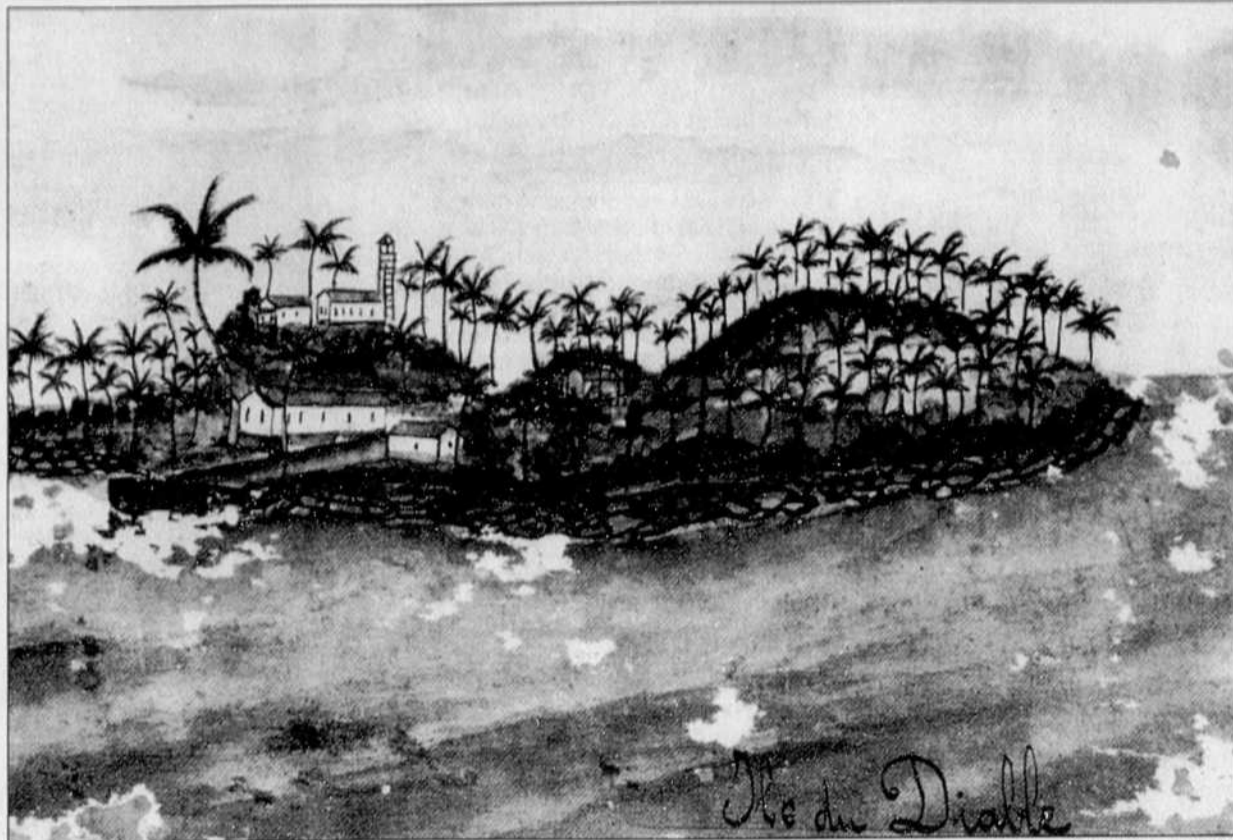
Enfers d'enfance



ROBERT
LÉVESQUE

LA FILLE DU GOVERNATOR
Paule Constant
Gallimard, 192 pages

LE JARDIN CLOS
Régine Detambel
Gallimard, 156 pages



Un dessin représentant la prison de Cayenne, dite «le Bagne», en Guyanne française.

— avec une gamine de sept ans comme guide — dans un Tartare tropical où grouille une faune d'hommes mis au rancart du monde civilisé. C'est le bagne de Cayenne dans les années d'après la Grande Guerre. Dans la Guyane française. Ce sont des bagnards, voleurs, criminels, assassins, des êtres brisés, des exilés (Dreyfus y est passé en 1894), et certains y doublent une perpétuité. Un nouveau gouverneur y débarque avec sa femme — une infirmière de vocation — et leur petite fille. C'est un héros de la 14-18, et à Cayenne on l'appelle déjà dans les cachots «le boucher d'Ypres»; il a la gueule balafrée par une baïonnette et le cœur insensible, c'est un homme qui déteste le monde entier et cherche son salut dans la terreur. Un Kurtz échappé d'*Au cœur des ténèbres*, le roman de Joseph Conrad.

Plus que la haine, il avait la rectification dans le regard, écrit le narrateur qui tout au long du roman jette le regard le plus froid sur cette jungle humaine.

La fillette — dont le séjour dans l'île du diable formera la matière de son enfance, elle le sait, elle collectionne — a les yeux tout grand ouverts, tout lui est un bazar de démons et merveilles dans cette descente aux Enfers, dans la moiteur étouffante d'un pays inconnu, humili-

de et secret, grouillant des bêtes les plus bizarres, ces crapauds-buffles qu'elle veut adopter, ces agoutis qui finissent dans l'assiette des bagnards (ce sont des rats), d'autres qu'elle invente comme les pataouasses, un gnome à l'énorme tête de batracien, et ces quatre têtes de morts — les quatre races — qui trempent dans le formol dans la pièce d'à côté et qu'elle apprivoisera peu à peu...

Elle s'appelle Chrétienne la gamine qui se glisse avec une volupté noire dans cette jungle colorée, c'est une païenne précoce qui choisit le mal là où elle le trouve, puisqu'il est toujours éblouissant. Ce sont des bagnards sacrés qui, habillés en livrées de cour, servent des choses inconnues à la table du Governor, lui donnent le jour des leçons, la surveillent la nuit, l'initient aux rites du lieu, l'attisent. Ils travestissent leurs crimes, clament leurs innocences, mentent, rêvent, et deviennent eux-mêmes la misère, la prostration, l'injustice, le désespoir, la mort même. On se croirait dans un théâtre de Jean Genet tant Paule Constant force la cérémonie et le travestissement des rôles.

C'est une littérature de l'excès, qui prend une forme d'exorcisme, et cette Alice au pays des démons donne à l'auteur l'occasion de recréer son enfer d'enfance à elle, transposant dans

Il dit de lui: «je suis un bateau qui se construit dans une bouteille».

Roman étrange et fort, pari réussi d'une histoire de reclusion et de punition, d'une descente aux Enfers où les grils des démons flambeurs sont les nuits de glace, les assauts des Loups, les festins de déchets, la violence de la solitude et la peur de tout. Il retrouve une enfance nouvelle et primitive dans laquelle il se réfugie, avec l'odeur des fleurs de cerisiers, l'amitié des chiens errants qui reviennent, la douceur de ce garçon qui l'encule et l'embrasse sur la nuque croûtée, la comédie de ce chat qui vient pisser sur la cendre de ses bivouacs solitaires, avec cette sensation profonde de s'appuyer sur tous les murs du jardin clos.

Il passe rarement entre nos mains des romans de la qualité de celui de Régine Detambel. Ce sont des livres où le premier charme est d'être si invraisemblables que l'on entre avec eux en région de poésie. Ainsi de celui-ci, aux apparences brutales, et dans lequel se love un chant d'amour

désespéré. La petite amie jadis violée revient un jour dans ce jardin, avec un camarade. Le prisonnier du parc en est si bouleversé, comme en un jour de condamnation, qu'il grimpe au toit d'une maison en bordure, d'où il regardera l'intruse jadis aimée, aujourd'hui irréelle et étrangère, d'où il regardera aussi pour la première fois le jardin tout entier, son monde, et sa famille faite d'écureuils et de vagabonds, du garçon caressant et de la pute gentille, les trois Reluisantes que sont les vierges de la fontaine les jours de pluie, le gardien qui ferme l'œil en fermant les grilles. Comme un Grand Meaulne de square le garçon rêve à des infinis de mousse et de lichen, il prend racine dans le territoire du crime, il pleure aux lunes à quatre rues de chez ses parents.

Ce roman de Régine Detambel est l'un des plus beaux de la rentrée. Comme celui de Paule Constant — qui est moins marquant — il nous propose de croire aux enfers, donc d'y être. Comme dans le temps de Rimbaud.

«Je me crois en enfer, donc j'y suis», écrivait l'adolescent Arthur Rimbaud dans *Une Saison en enfer*; Julien Green, lui, évoquant sa jeunesse, notait: «L'enfer ne se situe pas en un endroit précis, il est en nous.»

On peut le créer, l'habiter ou le promener avec soi, son enfer, le transporter comme un bagage tout en y étant enfermé à clef... Être le gardien de sa geôle, comme disait Yves Navarre.

L'enfer ce n'est pas les autres, cher Sartre, et il n'y aura pas de bronze de Barbedienne sur la cheminée ni de majordome dans un anti-chambre d'hôtel, parce que l'enfer c'est soi, c'est chez soi, où le gril est allumé dans la nuit.

Les enfants ne savent pas qu'ils sont poètes — heureusement — et ils se créent tôt des enfers terribles, ce sont des rapt de contes de fées qu'ils pervertissent, retournent à l'envers et contre eux — ils y sont naturellement les méchants — et leurs cauchemars les plus éveillé les surprennent dans le délire (ou le délice) autoproductif, comme s'ils auditionnaient déjà pour des rôles d'adultes. La vraie punition c'est la nôtre, n'est-ce pas? Ils le savent, les enfants. Celle infligée par l'adulte est... forcément injuste. Un enfant n'est-il pas son meilleur diable? Toute une littérature — de Mallarmé à Réjean Ducharme — ne nous dit rien d'autre: la vie est triste hélas et je me fais mal, et ce sera bien comme ça. Je suis le seul à savoir que je mérite tant d'ignominie...

Dans un roman singulier, à l'écriture malicieuse et stupéfiante, Paule Constant vient à son tour témoigner de ces enfers d'enfance. Dans *La Fille du Governor* elle vous plonge

Venez rencontrer Lili Gulliver
le samedi 8 oct.
de 14h00 à 15h30
pour la parution de son tout nouveau livre
Comment s'amuser à séduire l'autre

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

ord. 12,95 \$
9,95 \$

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 12 OCT. 94

Champigny 4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
TEL: 844-2587

Claude Morin

Les choses comme elles étaient

Une autobiographie politique

Cette chronique douce-amère d'une carrière politique pas comme les autres raconte «les choses comme elles étaient», replacées dans leur contexte et vues de l'intérieur par un acteur privilégié.

Très personnel, intimiste parfois, plein d'anecdotes, le livre relate la jeunesse et l'évolution de l'auteur, sa rencontre accidentelle avec la politique, l'impression que lui fit le Parti québécois au début des années 70. Claude Morin y décrit aussi son expérience comme sous-ministre, candidat, député et ministre, parle d'une étonnante démarche des services secrets canadiens, analyse le NON référendaire de 1980, en tire ses conclusions et évoque l'avenir. Il fait la lumière sur des événements mal connus, met fin à quelques légendes, explique des décisions difficiles qu'il a dû prendre.

Dans ce témoignage irremplaçable sur le pouvoir au quotidien, Claude Morin révèle, avec humour souvent, mais toujours avec une franchise rare chez les membres du «club», ce qu'il pense des partis, de la politique et de ceux qui la pratiquent.

Jamais, au Québec, un livre n'avait peint avec une telle abondance de détails et dans des couleurs aussi vives la «condition politicienne».

496 pages - 27,95 \$

B O R É A L

Libre Expression

LE ROMAN D'UNE CHINE MYSTÉRIEUSE ET FASCINANTE

PAUL OHL

L'ENFANT DRAGON

Dans toutes les librairies dès mardi!

L'Enfant dragon de Paul Ohl 336 pages 24,95 \$

LIVRES

Les HEC ont vu le jour contre vents et marées

Pierre Harvey raconte brillamment l'histoire d'une institution capitale

RACHEL DUCLOS
LE DEVOIR

Si quelqu'un parlait de bâtir une institution comme l'École des hautes études commerciales (HEC) aujourd'hui, le projet soulèverait tellement d'objections — trop cher — qu'il ne verrait jamais le jour. Pourtant, l'institution qui a ouvert ses portes en 1910 a donné aux francophones du Québec la possibilité d'entrer dans le monde des affaires, auparavant exclusivement contrôlé par les anglophones.

«J'essaie de comprendre pourquoi l'école a été créée, raconte Pierre Harvey, auteur de *Histoire des Hautes études commerciales de Montréal, tome 1: 1887-1927*. Il n'y avait pas de demande. Les francophones ne voyaient pas l'intérêt d'une telle école et les anglophones n'en voulaient pas.»

Pierre Harvey a fait son entrée comme étudiant aux HEC en 1945 pour n'en ressortir qu'en 1986. Il était directeur de l'institution depuis quatre ans. Même à la retraite, l'auteur, aujourd'hui âgé de 72 ans, n'a pas pu se libérer de l'institution à laquelle il a consacré sa vie. Il a passé

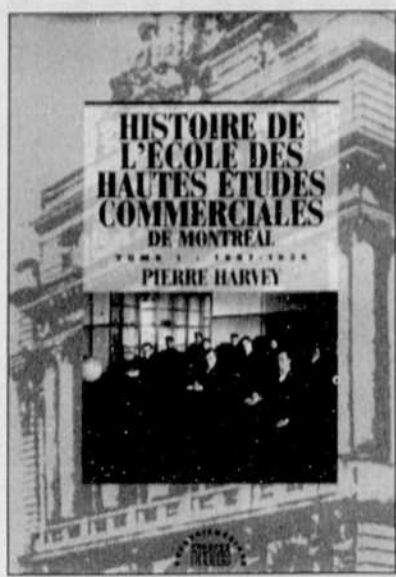
les cinq dernières années à en écrire l'histoire. «C'est le mouvement nationaliste qui a amené la création de l'école, le sentiment qu'il fallait que les francophones débouchent dans le milieu des affaires», dit-il.

Pourtant, ce sont des catholiques, laïcs, et de fervents nationalistes francophones qui se sont le plus opposés à la création des HEC et qui ont le plus nuï à son essor. Le premier ministre Lomer Gouin (1905-1920) voulait que l'école soit indépendante, donc neutre, c'est-à-dire ni catholique ni protestante, puisque son but était d'amener les francophones à rivaliser avec les anglophones en affaires. «Dans la mesure où on affiliait l'école à l'université, dit Pierre Harvey, l'école devenait partie prenante du secteur catholique. Les protestants étaient chatouilleux. Si on donnait une subvention aux catholiques, ils en voulaient.»

De mèche

Si des catholiques s'opposaient à la création des HEC, les autorités religieuses étaient pourtant de mèche avec Lomer Gouin. L'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési, croyait en la nécessité d'une école technique. Il savait également que l'Église n'avait pas les moyens financiers de la payer. Les deux hommes se sont donc entendus: le gouvernement ne se mêlait pas des secteurs primaire et secondaire et l'Église en faisait autant avec les HEC.

Les principaux détracteurs de la nouvelle école ont donc été les journaux dits nationalistes de l'époque. *Le Devoir*, par les plumes d'Armand Lavergne et de son fondateur Henri Bourassa — tous deux également députés de l'opposition — a mené une lutte acharnée à Lomer Gouin et son école neutre. «Jamais aurons-



nous assisté au développement d'une politique aussi ruineuse, aussi ridicule, et malheureusement plus dangereuse. Tout, dans le plan de cet enseignement (...) présente la preuve la plus absolue d'un manque complet du sens des affaires et d'une ignorance abracadabrante de la question éducationnelle», a écrit Armand Lavergne, dans un éditorial publié quelques jours après l'inauguration des HEC. Le journal officieux de l'archevêché de Québec, *l'Action sociale*, était encore plus virulent. «Est-il vrai que nous allons jeter en pâture à l'hydre maçonnique, sous prétexte de l'apaiser, avec les droits de l'Église, l'âme de nos enfants?» Ces journaux étaient les seuls à circuler librement dans les collèges classiques. Les bons candidats, apeurés, certains que l'école était un repaire de francs-maçons, ne s'inscrivaient donc pas aux HEC.

Il a finalement fallu, en 1914, affilier l'école à l'Université Laval à

Montréal. D'abord pour régler le problème de religion et ensuite pour affirmer le caractère universitaire des HEC. Les anglophones, «minorité riche et déjà fortement avantagée», auront leur subvention.

Lorsqu'il a pris sa retraite, Pierre Harvey parlait de faire écrire l'histoire des HEC, question d'accroître le sentiment d'appartenance à l'école. Des gens lui ont demandé de le faire lui-même. «J'étais ambivalent, ça me tentait. Mais je ne suis pas historien, même si j'ai enseigné l'histoire économique du Québec.» Il s'est mis à feuilleter les journaux à partir de 1886, année de la création de la Chambre de commerce du district de Montréal, organisme francophone qui a lancé l'idée des HEC.

«Je me suis laissé prendre au jeu», avoue l'ancien directeur. «Quand on lit les journaux de l'époque, raconte-t-il, on a le sentiment pénible de continuité et d'immobilité — il parle des relations d'incompréhension entre francophones et anglophones. En même temps on voit le chemin parcouru par le Québec.»

Personnage mésestimé

Le premier ministre Lomer Gouin est le personnage historique, mésestimé selon l'auteur, qui l'a le plus impressionné. «Il a mené une bataille dure et n'a pas flanché. Il était convaincu et contre vents et marées il a tenu le coup. Mais il jouait un jeu dangereux parce qu'il y avait des anglophones au cabinet et qu'ils faisaient partie de ses électeurs.»

La réputation des HEC a été difficile à bâtir. Ce n'est qu'à partir de 1922 que l'école a pris son essor. «Ce furent de bonnes années, dit Pierre Harvey. Il y avait de bons candidats et les diplômés se plaçaient bien.» Puis, vint la crise de 1929 et l'école a changé de mission. Ça a été l'invasion de la profession comptable. Cette profession, enseignée aux HEC, est devenue de plus en plus prestigieuse, presque une profession libérale. «Chaque village tenait à avoir sa petite plaque sur laquelle est inscrit: un tel, expert comptable.» Pierre Harvey se rend soudain compte qu'il s'est laissé entraîner au-delà du premier tome, qui se termine en 1927. «Tout ça fait partie du deuxième tome...», dit-il, taisant le travail passionnant dans lequel il est déjà plongé.

Un raccourci pour les francophones

«Les HEC ont été un raccourci pour les francophones vers l'accession à la maturité économique. Elles étaient comme un escalier. C'est comme si on leur disait: "Montez par là et vous allez y arriver plus vite.»

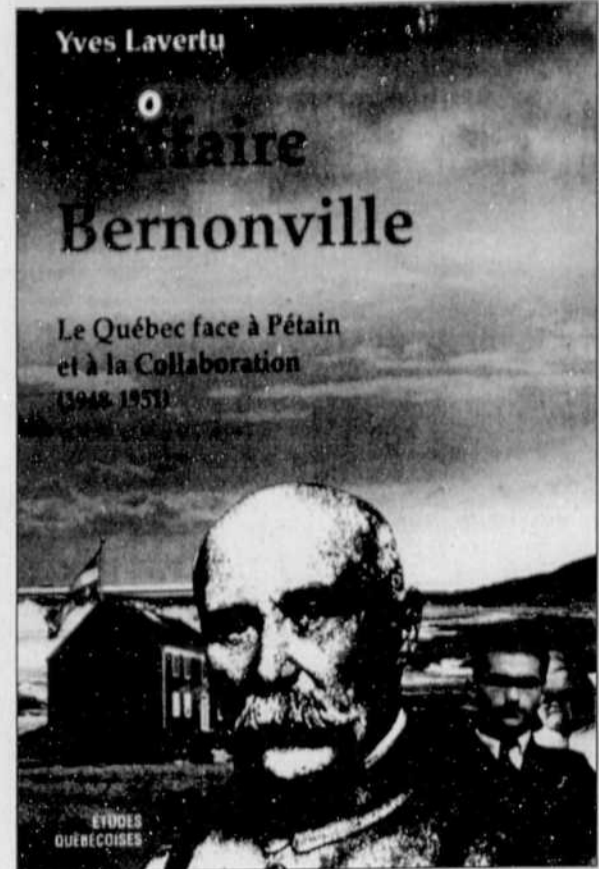
Ce projet un peu fou à première vue de Lomer Gouin n'est pas sans rappeler à l'ancien directeur un certain projet de société, dont on parle abondamment actuellement. «Les gens qui ont des visions vont parfois à l'encontre de la société. Ce n'est pas facile de faire marcher la démocratie vers une vision. Les HEC n'étaient pas le résultat d'un calcul rationnel, car rationnellement, c'était du gaspillage.»

Pourtant, les résultats se sont fait sentir, dit-il. «On l'a vu pendant la Révolution tranquille et depuis les vingt dernières années.»

«Pour la collectivité québécoise, les HEC ont été un apport extraordinaire et improbable. Mais il a fallu trois quarts de siècle d'épanouissement avant d'arriver à des résultats.»

HISTOIRE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DE MONTRÉAL

TOME 1: 1887-1926
Pierre Harvey
Québec/Amérique — Presses HEC
382 pages



ESSAIS QUÉBÉCOIS

Une nouvelle affaire Louis Riel?

L'AFFAIRE BERNONVILLE

Yves Lavertu

(Le Québec face à Pétain et à la collaboration, 1948-1951),
VLB, *Études québécoises*, 217 p.



ROBERT SALETTI

La mise en cause du nationalisme traditionnel et de certains de ses fondements racistes se poursuit. Après les excès de Richler et les accusations d'Esther Delisle, les recherches d'Yves Lavertu viennent redonner un peu de lustre et de vigueur à un débat important qui, jusqu'ici, avait eu sa part de réactions intempêtes. *L'Affaire Bernonville* est un court essai de microhistoire dont l'origine se trouve dans l'intérêt que porte l'auteur au gouvernement de Vichy mais surtout dans la «découverte» des papiers de Robert Rumilly aux Archives nationales du Québec.

Dans son avant-propos, M. Lavertu explique que c'est en historien et en journaliste qu'il s'est intéressé au cas de l'accueil réservé à un pétainiste notoire et collaborateur de haut niveau par l'élite canadienne-française, le point de vue microhistorique consistant à «reconstituer l'éventail des possibilités se présentant à un individu, à un moment donné de sa vie». L'individu en question ici, c'est moins le comte de Bernonville lui-même, qui militait dès 1926 dans l'Action française de Charles Maurras et qui en 1943, devenu collaborationniste au sens strict, figurait sur la liste de paie des Allemands en tant que chef de la Milice, que Rumilly, un historien que Lavertu qualifie de propagandiste.

Plus décisif encore est pour nous le fait que ce cas microhistorique, de nature individuelle, peut être interprété comme un microcosme d'un pan de l'histoire politique du Québec. Et que Rumilly sert de révélateur d'une certaine intelligentsia québécoise à l'époque de l'épuration en France. Mais d'abord, précisons ce qu'est *L'Affaire Bernonville*.

Arrivé de New York où il s'était réfugié, muni de faux papiers et d'une fausse identité, Jacques de Bernonville s'installe en novembre 1946 à Saint-Pacôme-de-Kamouraska sous l'égide d'Alfred Plourde, un homme d'affaires de la région et le maire de Mont-Carmel. Démasqué à Granby par un certain Jokelson, un résistant français d'origine juive, il se précipite au bureau d'immigration, décline sa

véritable identité et demande la citoyenneté canadienne. Rumilly et des amis s'activent pour faciliter l'intégration au Canada de Français ayant fui pour échapper à l'épuration. Bernonville est néanmoins arrêté le 2 septembre 1948 (un mois après la publication du manifeste de Refus global, c'est pour dire). Débute alors officiellement l'«affaire» Bernonville, une saga juridique-politique qui aurait finalement mené à la déportation du prévenu si celui-ci n'était pas parti précipitamment pour le Brésil le 17 août 1951 (quelques jours après la mort de Pétain, c'est pour dire). Bernonville est mort à soixante-cinq ans, assassiné, au pays de Carlos Jobim et de Pelé (aucun rapport).

Au-delà de la trame historique succintement évoquée ici, ce qui frappe à la lecture de *L'Affaire Bernonville*, c'est la prégnance dans l'intelligentsia québécoise, jusqu'à nos années cinquante, de la tendance pétainiste. Tendence qui s'est manifestée clairement dans des revues comme *La Droite*, fondée en 1941 et à laquelle a participé Doris Lussier par exemple, ou des journaux nationalistes comme *L'Union* (Paul Gouin, René Chaloult, Philippe Hamel), ou alors chez des hommes politiques comme Camilien Houde, un opposant à la conscription et à tout ce qui était anglais. À partir de 1948, l'affaire Bernonville, devenue publique, va occasionner un réalignement de forces en présence autour d'un axe ethnique, comme à l'époque de Louis Riel ou à celle toute chaude de la deuxième conscription (les deux solitudes, vous avez dit?). Des journaux comme le *Montréal-Matin*, la *Patrie*, *l'Action catholique* et le *Devoir* vont se porter à la défense du comte. À cette occasion, tout ce qui, au Canada français, est pro-vieille France, c'est-à-dire anti-communiste, anti-anglais, anti-juif et anti-de Gaulle, se mobilise. On tentera même de sauver la peau de Bernonville en lui faisant endosser le maillot du réfugié politique. Chez les littéraires, Félix-Antoine Savard et Claude-Henri Grignon mettront brièvement l'épaule à la roue (quelqu'un est surpris?). Evidemment, le pétainisme et le vichysme n'équivalent pas au nazisme et M. Lavertu se garde bien de faire comme Esther Delisle, dans *le Traître et le Juif*, et de franchir le fossé variable qui sépare l'idéologie et la pratique, l'exhortation et l'action, la pensée raciste et les camps de concentration — j'attire l'attention du lecteur intéressé sur un long article très critique de Gary Caldwell à propos du livre de Mme Delisle dans le numéro de juin dernier de *l'Agora* (le journal du philosophe Jacques Dufresne). D'ailleurs, M. Lavertu, sans doute au fait des polémiques récentes, met plusieurs fois des gants blancs quand il s'agit de faire le bilan de la société québécoise de l'immédiate après-guerre, par le biais de son milieu intellectuel. Un milieu encore tout imprégné de religion et de catholicisme. Le clergé représente à n'en pas douter un pion majeur sur l'échiquier idéologique du temps, même si son rôle, officiellement, en fut un d'attentisme, de coulisses. Nous sommes au tournant des années cinquante et bien des choses allaient bientôt changer. En faisant ressurgir une facette douloureuse de notre mémoire collective, *L'Affaire Bernonville* prouve que ce changement fut à la fois tout à fait nécessaire et péniblement long à se produire.

Venez
Rencontrer
MARGARET ATWOOD

le jeudi 13 octobre
de 18h à 20h
pour le lancement de son
tout dernier roman
La voleuse d'hommes

Margaret Atwood

Éd. Robert Laffont
29,95\$ 22,95\$

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 16 OCT. 94

Champigny
4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
TÉL.: 844-2587

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ
BIBLIOTHÈQUE G.L.C.

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. SALLE D'ATTENTE, Anne Dandurand — éd. XYZ
2. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard
3. LE PETIT AIGLE À TÊTE BLANCHE, Robert Lalonde — éd. Seuil
4. UN HOMME COMME TANT D'AUTRES, TOME 3, Bernadette Renaud — éd. Libre Expression

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES, Rodolphe Morissette — éd. VLB
2. LA GUÉRISON EN ÉCHO, Jean-Charles Crombez — éd. Pub. MNH
3. LE TRICHEUR, Jean-François Lisée — éd. Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE CADEAU, Danielle Steel — éd. Presses de la Cité
2. SOUVIENS-TOI, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
3. RÊVES ET CAUCHEMARS, Stephen King — éd. Albin Michel
4. DERRIÈRE LA PORTE, Alina Reyes — éd. Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. S'AIMER SANS SE FUIR, Roy F. Baumeister — éd. du Jour
2. ENQUÊTE SUR L'EXISTENCE DES ANGES GARDIENS, Pierre Jovanovic — éd. Filipacchi
3. LE LIVRE DES ANGES, Karen Goldman — éd. Fides

LIVRE JEUNESSE

1. LE ROI LION — éd. Phidal

LIVRES PRATIQUES

1. CAHIER P.M.E., Alexandre Yai — éd. SCCP
2. BIEN ÉCRIRE SON FRANÇAIS, M. Saintonge, C. Demers et N. Maillet — éd. Québécois

COUP DE COEUR

1. CHANGER EN DOUCEUR, Alain Rochon — éd. Homme

65, Belvédère Sud, Sherbrooke, Qué. J1H 4B3 (819) 566-0344

vlb éditeur **LA BONNE LITTÉRATURE**

RAYMOND LÉVESQUE
KETCHUP OU COMMENT REFAIRE LE MONDE
Ce premier roman de Raymond Lévesque, alias San Ramundo, raconte les tribulations d'un jeune homme désireux de refaire le monde... et de prendre le pouvoir. Il invente alors la théorie du «Grand partage». Une satire hilarante, doublée d'une réflexion sur les milieux politiques.

ANDRÉ GIRARD
ORCHESTRA
Une histoire d'amour, de lettres anonymes et de casse-tête. Ou comment réapprendre à aimer lorsqu'on est un célibataire endurci et qu'on tient à ses petites habitudes...

DANY LAFERRIÈRE
CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE
Trois cent soixante-cinq petites proses — comme autant de jours que peut en contenir une année — où l'auteur raconte sa vie quotidienne à l'époque où il n'était qu'un métèque parmi d'autres fraîchement débarqués à Montréal. «Dans ces textes-là, on retrouve l'écriture habituelle de l'écrivain, intense, dense, sans compromis.»
Réginald Martel, *La Presse*.

RODOLPHE MORISSETTE
LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES
Une radiographie de la crise qui sévit actuellement dans nos palais de justice, parmi la magistrature. Un livre qui inquiète, un livre qui fait grincer des dents, un ouvrage qui soulève des craintes, mais surtout une grande attente de la part du public souvent «victime» des abus de toutes sortes. «Une analyse pénétrante et éclairante.»
Yves Boisvert, *La Presse*.

LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

La belle complainte de Charles Foran

KITCHEN MUSIC
De Charles Foran, Cormorant Books, 342 pages

Charles Foran, c'est le chroniqueur littéraire de la Gazette. Il vit à Montréal avec sa femme et ses deux filles, il a publié en 1992 un essai journalistique fort apprécié sur le drame de Tiananmen... Mais de tout cela, on se fiche pas mal, alors qu'on embarque avec ses héros torontois Pat Keane et sa «blonde» vietnamienne Hia, dans le voyage étrange qui les conduit sur les côtes déchiquetées du County Kerry, en Irlande. *Kitchen Music* est l'histoire de leur séjour dans le petit village de Dingle, où le père de Pat vécut et mourut avant même de connaître son fils. Pat y fait une recherche sur la musique folklorique irlandaise et par la même occasion, mais là plutôt à reculons, sur ce père, Michael O' Cathain, dont le génie de violoneux et le caractère ténébreux ont laissé dans le pays un souvenir impérissable. Hia, de son côté, se bat avec ses obsessions (sa fuite tragique du Vietnam en bateau, la mort de ses proches, sont contés au milieu du livre), et cherche par le dessin, à recréer une structure dans son univers de chaos.

Pour un premier roman, il faut dire que Charles Foran s'en est demandé beaucoup. Car *Kitchen Music*,

ratisse large, tant par l'entrecroisement des récits que par l'abondance des thèmes (le sentiment de déracinement opposé à celui de la filiation, le poids du passé sur le présent, le choc des cultures dans l'amour et la sexualité, l'imbrication de l'histoire et de l'Histoire, etc.). Mais la construction rigoureuse réorganise ce mélange enrichi et la lecture n'en devient que plus captivante.



Sophie Gironnay

Dans une atmosphère de bruine, un à un, les lambeaux de brume se déchirent pour révéler lentement l'histoire du héros de légende Michael O' Cathain (l'extraordinaire attachement que lui voue son ami Seamus est l'un des plus beaux filons du roman).

La prose de Foran, assez compliquée elle aussi, se déroule en volutes mélodiques, chante et tape même parfois du pied! Car c'est à la musique que Foran doit, à mon avis, ses plus belles pages. La vraie, la pure, celle qui se jouait à la veillée dans les cuisines, différente dans chaque village, et dont l'authenticité constitue la fibre même des habitants de Dingle. Leur identité en voie de perte. Pat Keane, fils de Michael, ne sera pas musicien: «A partir de quand est-ce qu'une tradition commence à mourir?» s'interroge-t-il pour répondre aussitôt: «Dès sa naissance!» N'empêche. Si après avoir lu ce «reel ben beau ben triste» qu'est *Kitchen Music*, vous ne vous jetez pas sur vos vieux 33 tours de The Bothy Band, vos Chieftains ou, à défaut même, vos Alan Stivell (tous minables succédanés au demeurant), c'est que vous avez les oreilles en plâtre!

LASTING IMPRESSIONS,
A SHORT HISTORY OF ENGLISH PUBLISHING
IN QUEBEC
De Bruce Whiteman,
Véhicule Press, 98 pages

Savez-vous que les premiers journaux à être imprimés au Québec étaient tous bilingues, avec généralement une colonne pour le texte anglais et en vis-à-vis sa traduction en français? Dans les débuts héroïques de l'édition québécoise, le client lecteur était bien trop rare pour qu'on ait les moyens de «cibler le produit», comme on ne disait pas à l'époque. En ce temps-là, les éditeurs étaient à la fois libraires, imprimeurs de tout ce qui s'imprime (de la carte de visite à l'almanach), et typographes assez instruits pour composer dans les deux langues. Le clivage entre maisons d'édition francophones et anglophones ne s'est fait que beaucoup plus tard.

Les premiers éditeurs à ouvrir boutique — cela dans la ville de Québec — furent William Brown et Thomas Gilmore, deux associés venus de Philadelphie en 1764, au lendemain du Traité de Paris. Le 21 juin 1724 sortait de leur presse le premier journal au pays, *Quebec Gazette/La Gazette de Québec* (ainsi qu'en 1767 le premier livre en langue autochtone, un recueil de prières en montagnais). Le Français Fleury Mesplet, installé à Montréal, suivit cette formule journalistique en 1788 avec *The Montreal Gazette/La Gazette de Montréal*.

Cela et bien d'autres choses encore, on l'apprend dans le petit livre *Lasting Impressions, A Short History of English Publishing in Quebec*, qui

vient de sortir aux éditions montréalaises Véhicule Press. L'auteur, Monsieur Bruce Whiteman, est bien placé pour en connaître un fameux rayon sur la question puisqu'il est, dans le civil, en charge du département des livres rares et des collections spéciales de l'Université McGill. Son histoire de l'édition anglo-québécoise couvre 230 ans de péripéties en 98 pages. On s'amuse à y découvrir comment, par exemple, le grand Mark Twain, créateur d'Huckleberry Finn, a causé d'un tour curieux des lois sur les droits d'auteur, était contraint de venir séjourner au Québec chaque fois qu'il publiait un livre, pour être sûr de collecter ses royalties! En fait ce petit ouvrage, tout savant soit-il, se lit comme un charme.

C'est même à se demander pourquoi son éditeur n'a pas suivi, pour cette fois, l'exemple de ses ancêtres en publiant le texte dans les deux langues!

Mais le soir du lancement du livre, en septembre dernier, l'éditeur en question était trop occupé à faire la fête avec ses collègues pour que je

l'embête avec de telles considérations. Ce soir-là, voyez-vous, trois organismes voués à la promotion de l'édition anglo-québécoise pendaient la crémaillère de leurs nouveaux locaux, dans la bibliothèque du 1200 rue Atwater. Aidés par quelques subventions, l'AEAQ (Association des éditeurs anglophones du Québec), le FEWQ (une association d'écrivains) et la QSpell (la Société québécoise pour la promotion de la littérature de langue anglaise) seront désormais à pied d'œuvre, sur le même palier, pour défendre leur juste cause. La QSpell en a profité pour annoncer les finalistes des prix littéraires qu'elle décerne chaque année, afin de mettre en valeur la production d'ici. Jean-Guy Carrier pour *The End of War*, chez Oberon.

Ann Diamond pour *Evil Eye* chez Véhicule, H. Nigel Thomas pour *Spirits in the Dark* chez Anansi se disputent le prix de la fiction, tandis que quatre poètes et trois essais sont en lice dans les deux autres catégories. On saura le résultat à la mi-novembre. D'ici là, *good luck, folks!*



LASTING IMPRESSIONS
A Short History of English Publishing in Quebec
Bruce Whiteman

Séance de signature avec
MICHEL LESSARD
le samedi 8 oct. de 14h à 16h
à l'occasion de la parution de son tout nouveau livre
OBJETS ANCIENS du Québec

Ord. 69,95 \$
Spécial 54,95 \$
OBJETS ANCIENS du Québec
Montreal Québec
PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 12 OCT. 94
Champigny
4380 ST-DENIS, MONTREAL
TEL: 844-2587

Louis Hamelin
BETSI LAROUSSE
ou l'ineffable eccité de la loutre
Collection «Romanichels»
276 p., 19,95 \$

Louis Hamelin
Betsi Larousse
ou l'ineffable eccité de la loutre

Il suffit d'un rien pour que notre vie soit changée. Par exemple, qu'un original atterrisse sur la banquette avant de notre auto après avoir fracassé notre pare-brise. Imaginez que, la fois suivante, ce soit Betsi Larousse, la starlette du clip, l'idole de l'heure, qui se retrouve assise à la même place...

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél: 514-525-21-70 • Téléc: 514-525-75-37

Robert Lalonde
Le Petit Aigle à tête blanche

« Car *Le Petit Aigle à tête blanche* est un roman immense, un essai philosophique et un poème aussi, qui m'a piégé sans cesse, m'entraînant plus loin quand je demandais grâce, ailleurs quand j'en redemandais. »
Réginald Martel, *La Presse*

« ...un superbe plaidoyer destiné à ébranler un pays hanté par l'oubli... ces pages si belles qui bouleversent celui qui s'y attarde et qui allument l'âme de celui qui s'y abandonne. »
Pierre Cayouette, *Le Devoir*

Le Seuil
272 Pages - 24,95 \$

La 41e rentrée de l'Hexagone

<p>CLAUDE BEAUSOLEIL FORT SAUVAGE Roman, 128 pages, 15,95 \$</p> <p>Le lieu de la résistance est aussi celui de tous les possibles.</p>	<p>MICHELINE LA FRANCE LE VISAGE D'ANTOINE RIVIÈRE Roman, 208 pages, 18,95 \$</p> <p>«Je suis un être provisoire et de service en cas d'avenir.»</p>	<p>CLAUDE FILTEAU POÉTIQUES DE LA MODERNITÉ Essais littéraires, 384 pages 29,95 \$</p> <p>Les paradoxes de la modernité québécoise.</p>	<p>ROBERT LAHAISE LA FIN D'UN QUÉBEC TRADITIONNEL, 1914-1939 1- Histoire du Canada à «Notre État français» essais 240 pages 24,95 \$</p> <p>La relation entre l'histoire et la littérature dans le Québec du début du siècle.</p>
---	--	---	---

L I V R E S

POÉSIE

De l'éloge à la fable

LES PAROLES QUI MARCHENT

DANS LA NUIT

Pierre Morency, poèmes, Montréal, Boréal, 1994.

LUCIE BOURASSA

Était-ce à la fin des années 1970? On entendait, à Radio-Canada, parler des oiseaux d'Amérique, avec grande précision (on les voyait presque), mais sans jamais avoir l'impression d'écouter un cours. C'était de la vraie radio, avec une voix qui vous captivait par son art de compter et de conter, d'énumérer et de mettre en récit les observations de l'amateur. De faire résonner, en écho aux chants des volatiles, leur nom, dans la bouche et sur les ondes. C'est ainsi que j'ai découvert, par ses Histoires naturelles «parlées», Pierre Morency, avant de lire un peu plus tard ses recueils de poèmes aux titres revigorants: *Poèmes de la froide merveille de vivre*, *Au nord constamment de l'amour*, *Torrentiel*.

Les Paroles qui marchent dans la nuit m'ont tout de suite rappelé le bonheur de raconter et de nommer qui caractérise l'animateur. La première partie, «Ce qui dit Trom», se compose d'une suite de



Pierre Morency

proses narratives; la seconde, éponyme du livre, se subdivise en trois sections, où succèdent à l'ample «Salut» en versets les brèves lignes des «Lueurs sur la montagne» et les proses de «Paroles dans le noir». Le recueil se fonde sur deux «genres» qui ont une longue tradition, dans l'art oratoire, la littérature orale et la poésie écrite: d'abord l'allégorie, qui, par le récit exemplaire, propose une sagesse, de façon plus ou moins énigmatique; puis l'éloge qui, sous toutes sortes de figures, déploie les qualités d'un être, d'une chose ou de la nature, pour les faire mieux voir, sentir, entendre, aimer. A quoi on pourrait ajouter la forme du proverbe, qui elle aussi renvoie à l'oralité. Si bien que le titre — évoquant des paroles qui circulent d'elles-mêmes (par la bouche de collectivités ou la rumeur des choses), dans la nuit de leur anonymat, de leurs énigmes ou des incohérences de la vie — paraît on ne peut plus pertinent.

Pierre Morency réussit à faire éprouver l'ouverture et le dynamisme que peut donner la faculté d'émerveillement, sans tomber dans l'angélisme doucereux. Le danger de l'éloge est de transformer la poésie en immense lieu de réconciliation universelle, qui éloigne, tel un grand sommeil, des discordances et duretés de notre monde, ou donne l'illusion au lecteur d'en être le demiurge organisateur. «Salut», qui rend un hommage fraternel aux proches comme aux plus lointains, aux couleurs aussi bien qu'aux animaux et aux saisons, frôle parfois cette parole qui harmonise trop. Il énumère, multipliant images et qualités, reprises et symétries: la lecture en est agréable, coule admirablement, car Morency est un virtuose de la figure, son lyrisme nous enveloppe de chant. Mais cette manière de nommer fait peut-être trop entendre la voix de la tradition, et pas assez celle du poète qui vit aujourd'hui, malgré des trouvailles heureuses, qui recréent la tension entre formes codées et discours personnel: «Vous

de plume dans un monde de poids / vous de centre dans un monde de cercles / vous de signes dans un monde de trous / Vous de source dans un monde de soif / vous de soif dans un monde de sable / vous de sable dans un monde de feu / Mais vous de feu aussi pour tant de nuit / vous de noir pour tout ce gris / vous de gris pour tout de peine.»

Cette tension agit davantage dans «Lueur sur la montagne» où sont repris et déformés des lieux communs, des proverbes, ou simplement des syntaxes et prosodies de maximes, avec des mots et un regard neufs: «Fortune de uns n'est pas bonheur de tous / bourse au flanc toujours la bête se croit seigneur / chiens vagabonds: ombres mordantes / chiens qu'on attelle mouillent la main du chef». L'amplification fait ici place à l'ellipse, grâce à laquelle la parole retrouve de l'abrupt et du mystère. Le lecteur, dans ces aphorismes où de nombreuses liaisons se dérobent, trouve un espace de méditation.

Un phénomène semblable se produit dans les meilleurs passages de «Trom», car les récits que fait ce personnage laissent deviner leur «morale» plus qu'ils ne l'expliquent, évitant ainsi le didactisme. On pourrait parler d'éthique plus que de morale au sens strict, d'une éthique nuancée qui soulève des questions sans toujours y répondre. Trom rappelle l'un de ces personnages pensants, qui, tels le Monsieur Teste de Valéry, le Mordechai Schamz de

Cholodenko ou le Japonais de Heidegger, «habitent poétiquement le monde», (ont de toutes choses matière à pensée et à parole). A ceci près qu'il faut imaginer un Monsieur Teste au chalet, qui peut lire oiseaux, marins, gousins et fleuves comme il lirait des phrases. «Ce qui dit Trom» est indissolublement art poétique et art de vivre, esthétique et éthique. Celui dont la profession est «arbre» et le métier, «rester frais», propose une attitude inventive devant la vie. Et il observe et collectionne, comme l'auteur des Histoires naturelles, tout ce qui lui parle; la lumière de ses propos émane souvent, curieusement, d'énumération hétéroclites: «Quand une personne me dit qu'elle écrit, dit Trom, je ne peux m'empêcher de penser: elle ne se dégage d'aucune avenue; elle lave ses lunettes; elle achète du papier, elle est folle d'encre et dessin; elle chante dans les cages; elle aime les bêtes jusqu'aux larmes; (...) elle évite que la gueule de l'emploi ne la serre à la carotide (...). Morency arrive, à travers Trom, à donner cette épaisseur aux choses simples, épaisseurs que tant de poètes aujourd'hui recherchent sans toujours la trouver. Il expose aussi, quasi mine de rien, de nombreux éléments de critique, sur la désaffection de la lecture poétique, la poésie et le politique, la négligence, l'écologie, la télévision. Et sur les errances de la mémoire et de la perception: «Qu'est-ce qu'on ne voit pas quand on voit? me demanda Trom. Qu'est-ce qu'on remarque quand on regarde? Est-ce que l'on regarde seulement? Je me suis posé la question l'autre jour en descendant de cette voiture.» Il nous invite à regarder, Trom, sans nous enfermer dans un rôle. Car «ce n'est pas la réponse qui importe; c'est le chemin qu'emprunte la question pour arriver jusqu'à vous.»

Précieux repères pour connaître les grandes figures de l'Histoire

L'ODAWA PONTIAC
Bernard Assiniwi
XYZ éditeur, 200 pagesMARC-AURÉLE FORTIN
Daniel Gagnon
XYZ éditeur, 166 pagesCLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Le déchirement que ressent ce chef de guerre inconditionnel de la France, Pontiac, à voir tomber ou céder par traités des emplacements comme Fort Duquesne, future Pittsburgh, et Fort Pontchartrain (qui deviendra Detroit) est rendu dans toute son acuité par la fresque captivante qu'en trace cette biographie due à Bernard Assiniwi. Sous-titré «l'amour et la guerre», ce récit intercale l'épisode frustrant, pour Pontiac, de son amour pour Angélique Cuillerier. Cette dernière lui préférera un Irlandais, James Sterling, et, summum de la déception, elle s'accordera de la domination anglaise dans la région des Grands Lacs!

Les 14 pages du glossaire sont on ne peut plus utiles pour se retrouver dans les rameaux de familles amérindiennes au temps de la Conquête, ainsi que dans les patronymes de personnalités anglaises, françaises ou algonquiennes de l'époque.

On ne refait pas l'histoire. Lorsque Montréal capitale, Pontiac en est chagriné (son réseau d'informateurs le lui apprend moins d'une semaine plus tard). Il tentera à plusieurs reprises de susciter batailles et escarmouches pour chasser les Anglais de son aire d'influence, mais ce sera peine perdue. On le sent éloquent, maître de ses émotions, tétu dans son adhésion à ce qui aurait pu être une Amérique française. Il sera finalement trahi et assassiné. Pontiac, qui avait combattu aux côtés de Montcalm en 1757, apparaît ici comme un grand orateur, un excellent guerrier qui se révéla doublement malchanceux - sa stratégie guerrière arrivait à contre-courant et il dut subir la souffrance de tout amoureux éconduit! Et qui plus est, cet allié des Français est appelé à déplorer que les Indiens, ses frères, doivent s'adonner à des «métiers de dépendance» comme le tissage.

Dans la même collection «Les grandes figures», Daniel Gagnon signe la biographie du peintre Marc-Aurèle Fortin (1888-1970) en insistant sur son attachement quasi mystique à la beauté de la nature (les grands ormes lui servent de fétiche) et sur sa vision chrétienne de la vie, à travers ses deux auteurs préférés: Chateaubriand et Pascal.

Déjà amputé des deux jambes en raison de son diabète, au cours des années cinquante, le peintre est affecté d'un début de cécité dès 1962. Le plus cruel fut pour lui d'être sous la coupe d'un Albert Archambault qui dilapida le fruit de la vente de tableaux dont certains n'étaient que des croûtes du fils Archambault retouchées par un peintre «séquestré». René Buisson, collectionneur de l'Abitibi, intervient finalement en sauveur et permet à Fortin, une fois la faillite consommée, de terminer ses jours dans un sanatorium de Macamic.

Fortin eut un rayonnement indéniable dans la vie artistique québécoise. Il reçut le grand prix de la province de Québec en 1945, fut fait membre de l'Académie royale du Canada. Il participa, par exemple, à des expositions en Hollande et au Brésil. et, en 1960, on offrit au général de Gaulle son œuvre *Village de Sainte-Rose*.



Daniel Gagnon préfère évoquer les belles années du peintre dans une sorte de monologue intérieur — bien mené au demeurant — comme lorsqu'il évoque René Richard et les beautés de Charlevoix, ou encore l'accueil chaleureux que lui réserva le curé Roy, de Percé. Les grands ormes passés, l'affection de sa mère et de ses sœurs, la satisfaction de se sentir robuste et en pleine possession de ses moyens lorsqu'il était un cycliste accompli deviennent donc autant de facettes destinées à nous attendrir sur les dernières années de l'artiste

qui ne se départit presque jamais d'un optimisme candide face aux contrariétés, marmonnant un anodin: *Cré chien!*

Les graphologues peuvent épiloguer sur la dizaine de types de signature de Marc-Aurèle Fortin, suivant les périodes. XYZ nous fournit ici de précieux repères, dans une chronologie de 25 pages, sur les grands courants artistiques, politiques et sociaux qui coïncident avec la vie d'une grande figure québécoise dont la rentabilité, hélas, ne fut que posthume.



Mavis Gallant ou le charme discret de la bourgeoisie

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT
Mavis Gallant
Traduit de l'anglais
par Geneviève Doze
Fayard, Paris, 1994. 253 pages

HERVÉ GUAY

Depuis des années, la critique a dit et répété combien Mavis Gallant est une nouvelliste hors pair. Pourtant, seul un petit nombre de lecteurs la côtoie. Il faut croire que le cri dans le désert convient à cette Parisienne d'adoption, née à Montréal. Elle qui mène sans s'en soucier une vie sans histoire outre-Atlantique. Une vie si discrète que même le succès populaire semble la laisser tranquille, passé 70 ans.

Ses recueils de nouvelles dont un huitième vient de sortir en français comptent pourtant parmi les plus beaux de la littérature canadienne-anglaise. Ils n'ont — il est vrai — pas le panache de Robertson Davies ni l'intensité qui couve sous l'invention sombre de Michael Ondaatje. Ce n'est pas son genre. Mais que de justesse et de densité dans ces vies un peu ternes auxquelles elles s'intéressent pour nous les livrer sans le moindre effet.

Les métaphores des autres ronronnent, ou encore, chez eux, le feu dévaste tout. Pendant ce temps, l'embrasement d'une porte, une femme en robe de chambre, une conversation anodine meublent le monde délicat de Mavis Gallant jusqu'à ce que, pincés-sans-rire, elle ajoute inopinément une pointe d'humour, mais sans forcer le ton, ni aucune lourdeur sur-tout, semblable à celle qui sait manier le cristal avec grâce quelque soit l'heure du jour.

Car ceux et celles qu'elle convoque dans ses nouvelles proviennent souvent de cette bourgeoisie, un peu vaine, point trop éclairée, partout la même de Paris à Montréal, où les comportements ne débordent pas d'un cadre bien délimité, où les convenances et le bon goût font office de morale, où la conversation passe par un bon mot et dont l'héroïsme consiste, quand il s'en trouve, en un melon retiré de la table prestement, avant qu'une guêpe ait pu malencontreusement tirer profit de l'inattention vagabonde d'un invité, voire de deux.

Qu'à cela ne tienne, la savante nouvelliste a si finement tissé sa toile que le frisson secoue finalement ses petits microcosmes. Bien sûr, ils ne s'effondrent pas pour autant. Mais un nuage passe au-dessus d'eux (*Gallant laisse les orages à d'autres*) et la vie continue, médiocre et incolore, qu'un rien aurait pu faire basculer. C'est qu'ils sont sages, ses personnages, ses femmes en particulier, toutes en discrétion et en patience. Même lorsqu'elles s'émancipent comme Berthe Carrette, elles ne s'en vantent pas et préfèrent, avec raison, sembler-elles penser, la liberté tranquille acquise, à son étalage criard qui la mettrait en péril, peut-être.

Dans *De l'autre côté du pont*, ce sont encore les nouvelles montréalaises qui se révèlent les plus savoureuses, les mieux documentées, pourraient-on dire, pour emprunter au jargon du jour. Autant dire qu'aucun écrivain québécois n'a observé mieux qu'elle la petite bourgeoisie catholique de Montréal des années 30. Classe pour qui habiter rue Saint-Hubert voulait encore dire quelque chose. D'où le désenchantement d'un mariage qui mènera boulevard Pie-IX.

Avec *La Floride*, Mavis Gallant aborde aussi avec sensibilité ce que d'autres ont transformé en farce grossière. Elle prouve donc à sa façon discrète qu'il y avait matière à meilleur cinéma.

Ce n'est pas dire non plus que ses nouvelles européennes démeritent. Au contraire, avec les années, Mavis Gallant scrute de mieux en mieux sa société d'accueil dont elle sait décrire aussi bien les travers maintenant que ceux du Montréal de son temps.

En ce sens, *De l'autre côté du pont* pose un regard multiple sur une variété de milieux petits, mais d'une petitesse parlante. Le quotidien *Le Monde* avait bien raison de titrer sa recension de ce recueil, *La vie étroite*. Car Mavis Gallant rappelle, et c'est toujours nécessaire, qu'un grand nombre d'existence s'enferment dans «la sécurité à haut risque» et ce, à perpétuité.

50e anniversaire
Académie des lettres du Québec

12e Colloque des écrivains

le samedi 15 octobre 1994

Hôtel Le Chantecler, Sainte-Adèle

(Sortie 67 — Autoroute des Laurentides), (514) 393-8884

Les fondateurs

Animateur: M. Jacques Folch-Ribas

9 h 30

Ouverture du colloque: M. Jean-Guy Pilon
M. Jean-Louis Gagnon (l'oeuvre de Victor Barbeau)
Mme Fernande Saint-Martin (l'oeuvre de Marius Barbeau)
M. Robert Vigneault (l'oeuvre de François Hertel)
M. Jean Éthier-Blais (l'oeuvre de Lionel Groulx)
M. Marcel Trudel (l'oeuvre de Robert Rumilly)
14 h 30
M. Gilles Archambault (l'oeuvre de Robert Charbonneau)
M. Francis Parmentier (l'oeuvre de Ringuet)
Mme Marie-Claire Blais (l'oeuvre de Rina Lasnier)
Mme Jeanne Demers (l'oeuvre d'Alain Grandbois)
Mme Renée Legris (l'oeuvre de Robert Choquette)

19 h

Remise de la Médaille de l'Académie des lettres du Québec
Ce colloque est ouvert à tous les écrivains ainsi qu'au grand public.

(Aucun frais d'inscription) Transport gratuit par autocar *Connaissseur*

8 h

Montréal — Sainte-Adèle: départ en face du 1600, rue Berri

8 h 15

Arrêt au Métro Villa-Maria

22 h 30

Retour à Montréal

Renseignements et réservations pour l'autocar: (514) 488-5883

FÉLICITATIONS

Félicitations à M. Louis-Edmond Hamelin dont l'ouvrage *Le Rang d'habitat: le réel et l'imaginaire* a mérité le prix du livre Jean-Charles Falardeau.

Ce prix est octroyé à l'auteur du meilleur ouvrage de langue française en sciences sociales au Canada. La Fédération canadienne des sciences sociales décerne ce prix annuellement.



332 pages / 29,95 \$
En vente chez votre libraire

HURTUBISE HMH
7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1Y2
Téléphones: (514) 364-0323 1-800-361-1664
Télécopieur: (514) 364-7435

LIVRES

Rêver l'impossible rêve

LE VOL DU SIÈCLE
Roger Caron, VLB, 199 p.
ISABELLE RICHER

À l'heure où un criminel montréalais devenu délateur fait des révélations étonnantes en cour sur des «coups» que ses complices et lui s'approprièrent à réaliser (l'affaire du tunnel sous la Banque de Montréal, l'enlèvement d'un gérant d'une com-

pagnie de blindés), VLB publie *Le vol du siècle* avec pour trame la véritable histoire du braquage à la mitraille d'un camion blindé dans le Vieux-Montréal dans les années 70. Certains épisodes de la vie criminelle de Montréal n'en finissent pas de fasciner. En quelques années, les écrans nous ont renvoyé *Pouvoir intime* d'Yves Simoneau (le fameux vol de la Brink's), *Le party* de Pierre Fa-

lardeau (une évasion réussie lors d'un party en prison) et *Requiem pour un beau sans-cœur* de Robert Morin (inspiré de la fin violente de Richard Blass). Ici, le vol spectaculaire n'a que fonction de rêve éveillé. Pas un mot de ce cambriolage avant la page 113. Les deux tiers du récit servent donc de prétexte à décrire le milieu carcéral et son code, ses bagarres en cercles serrés, ses règlements de compte pour un rien, ses armes artisanales et son alcool de contrebande. Cette partie du

roman est habilement tricotée par un auteur qui n'invente rien, il est lui-même incarcéré dans un pénitencier à Kingston, en Ontario. On reconnaît d'ailleurs (selon notre âge et la connaissance que l'on a de ces événements) l'émeute à la prison Archaubault, le policier délinquant qui vend de la drogue et se fait prendre ainsi que d'autres éléments dont Roger Caron use pour étoffer son récit. A la différence d'un Léo Lévesque qui, il y a dix ans, avait craché une pièce de théâtre furibonde pour illustrer le

cauchemar de la prison, Caron préfère le rêve. Le titre anglais (*Dreamcaper*) sert davantage le dessein de l'auteur. Un rêve de détenu qui fait 200 pages, un fantasme qui réunit une évasion réussie, une jolie blonde allumée et fonceuse, un vieux chum de cellule qui le cache pendant la cavale, des armes ultrapuissantes, un vol audacieux, réussi lui aussi, et une retraite au soleil avec la jolie blonde de tout à l'heure... La faiblesse de ce quatrième roman (à part la traduction maladroite qui fait dire «Doux Jésus» à un déte-

nu poignardé et «Ne fais pas l'imbécile» à un voleur qui braque un chauffeur de blindé!) réside dans la façon par trop simple et idyllique de présenter les choses. Dans la réalité, les coups échafaudés en prison ne finissent pas toujours comme on l'avait imaginé. Roger Caron le sait, lui, qui se retrouve derrière les barreaux alors que son dernier coup (de rêve?) ait échoué, il y a quelque temps. Dans *Le vol du siècle*, l'anecdotique l'emporte sur le contenu et l'adhésion demeure partielle.

Champigny

MAINTENANT PLUS DE 50,000 TITRES DE PARTITIONS AU 4380 ST-DENIS, MONTRÉAL

CIBL— 101,5 FM en direct du 4380 St-Denis Les petits bonheurs d'occasion tous les samedis, de 12h à 13h

CARREFOUR ANGRIGNON 365-4432
MAIL CHAMPLAIN 465-2242
CENTRE LAVAL 688-5422
371 LAURIER OUEST 277-9912

4380 St-Denis, Montréal 844-2587

BARDOT
Jeffrey Robinson
LA PREMIÈRE BIOGRAPHIE-VERITÉ
Ed. l'Archipel
ord. 34,95\$ 27,95\$

SUSAN HALEY
Se marier à Buffalo Jump!
SE MARIER À BUFFALO JUMP
Ed. de la Pleine Lune
ord. 22,95\$ 17,95\$

Chronique de la dérive douce
Dany Lefebvre
CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE
VLB Éditeur
ord. 16,95\$ 12,95\$

Comment s'amuser à séduire l'autre
Lili Gulliver
Venez rencontrer Lili Gulliver le samedi 8 oct. de 14h00 à 15h30
COMMENT S'AMUSER À SÉDUIRE L'AUTRE
Ed. de l'Homme
ord. 12,95\$ 9,95\$

Catherine Clément
La valse inachevée
LA VALSE INACHEVÉE
Ed. Calman-Levy
ord. 29,95\$ 23,95\$

LE GOÛT DE SAVOIR
Vivre mon corps!
Venir au monde
L'alphabet
Les chiffres
COLL. LE GOÛT DE SAVOIR
• Alphabet • Venir au monde
• Les chiffres • Vivre mon corps
Ed. La Courte Echelle
ord. 4,95\$ ch. 3,95\$ ch.

LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1995
81 500 articles 3 600 illustrations
EN COULEURS
LANCÉ FRANÇAISE
LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1995
Ed. Larousse
ord. 54,95\$ 39,95\$

MA GRAMMAIRE
Les Éd. Françaises
ord. 29,95\$ 23,95\$

JACQUES LAURENT
L'Inconnu du temps qui passe
Jacques LAURENT
L'INCONNU DU TEMPS QUI PASSE
Ed. Grasset
ord. 34,95\$ 27,95\$

NICOLE HOUDE
Les Oiseaux
LES OISEAUX DE SAINT-JOHN PERSE
Ed. de la Pleine Lune
ord. 19,95\$ 15,95\$

WINCE
PHILIPPE FRANÇO - JEAN VAN HAMME
H
H, LARGO WINCH
Ed. Dupuis
ord. 12,95\$ 9,95\$

NOËL ET JOURS DE FÊTE
MALCOLM V. HILLIER
NOËL ET JOURS DE FÊTE
Ed. Hurtubise HMH
ord. 29,50\$ 22,95\$

NOUVELLE ÉDITION TOUS LES JOURS
LE PETIT FUTÉ
LIVRE PRATIQUE DE VOTRE VILLE
MONTREAL
Le Petit Futé
LE PETIT FUTÉ MONTREAL
Ed. Le Petit Futé
ord. 13,95\$ 10,95\$

MARIE-EVA DE VILLERS
MULTI DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE
MULTI DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE
Ed. Québec/Amérique
ord. 44,95\$ 34,95\$

MARIE-EVA DE VILLERS
LA GRAMMAIRE EN TABLEAUX
par l'auteur du Multidictionnaire des difficultés de la langue française
LA GRAMMAIRE EN TABLEAUX
Ed. Québec/Amérique
ord. 13,95\$ 10,95\$

OCTOBRE MOIS DE LA QUALITÉ

NOUVEAU PETIT ROBERT
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
L'ÉVÉNEMENT!
LE NOUVEAU PETIT ROBERT 1
Ed. Le Robert
ord. 69,95\$ 49,95\$

LA RÉINGÉNIERIE DES PROCESSUS ADMINISTRATIFS
H. JAMES HARRINGTON
Le pouvoir de réinventer
LA RÉINGÉNIERIE DES PROCESSUS ADMINISTRATIFS
Les Éd. Transcontinentales
ord. 44,95\$ 35,95\$

COFFRET GUIDE PRATIQUE DE MANAGEMENT, 5 vol.
Le Groupe CFC
100,00\$

Georges NAPOLITANO Jean LAFÈTRE
La certification des services
LA CERTIFICATION DES SERVICES
Les Éd. d'Organisation
ord. 46,90\$ 36,95\$

MARIO POSSAMAÏ
LE BLANCHIMENT DE L'ARGENT AU CANADA
Duvalier Ceausescu Marcos Carlos et les autres
Guy Saint-Jean
LE BLANCHIMENT DE L'ARGENT AU CANADA
Guy St-Jean Éditeur
ord. 24,95\$ 19,95\$

LE ROBERT pour tous
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
40 000 MOTS 100 000 DÉFINITIONS
ORTHOGRAPHE ANALOGIES EXPRESSIONS
FAMILLES DE MOTS ÉTYMOLOGIE
FONCTIONS GRAMMATICALES EXEMPLES
SYNONYMES CITATIONS LITTÉRAIRES
LE ROBERT POUR TOUS
Ed. Le Robert
ord. 29,95\$ 23,95\$

Exposition de Michel Leroux jusqu'au 26 oct.

Champigny

Prix en vigueur jusqu'au 16 octobre 1994

4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587 Mont-Royal

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Gilles Gauthier: les grands honneurs



Gilles Gauthier

JACQUES THERRIEN

Aujourd'hui, Gilles Gauthier ne souffre sûrement pas de «l'afreux mal bleu» existentiel dont *Edgar le voyant*, personnage principal de son dernier Roman Jeunesse, est atteint. Descendu à Séville hier, l'auteur y est attendu pour célébrer la place que réserve IBBY international sur sa liste d'honneur au roman *Le gros problème du petit Marcus*, écrit en 1992.

L'effet boule de neige se poursuit pour ce premier roman, publié à la

Courte échelle. Après avoir obtenu le Prix du livre M. Christie 1992, il se retrouve aussi parmi les finalistes du Prix international du livre Espace Enfants 1994, dont le lauréat sera connu le 28 octobre à Genève.

Une liste d'honneur, «qu'ossa donne»? Celle d'IBBY (L'Union internationale pour le livre de Jeunesse) en est une prestigieuse. Une sélection biennale de livres de jeunesse récemment publiés qui implique plus d'une cinquantaine de pays membres. Donc, avec les honneurs viennent une grande visibilité et sur-

tout de bonnes possibilités de traduction. N'oublions pas tout de même qu'IBBY, fondée à Zurich en 1953, est une association sans but lucratif qui œuvre dans le monde entier pour inciter les jeunes à la lecture. De toute façon, Gilles Gauthier a l'habitude des traductions: sept de ses neuf romans publiés à la Courte échelle sont traduits soit en anglais, en espagnol, en grec ou en chinois.

L'engouement du jeune public pour ses livres et le sien pour l'écriture l'ont poussé à prendre la décision de se consacrer uniquement au métier d'écrivain. Une décision concrétisée par sa démission au poste qu'il occupait à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal où il était rattaché depuis près de vingt ans. Dans son cas, on peut parler d'une lente et douce transition puisqu'il a d'abord commencé à écrire pour le Théâtre de la Marmaille en 1979. Le succès récolté par la pièce *On n'est pas des enfants d'école* l'engage dans cette voie pour l'écriture de deux autres pièces pour enfants qui confirmeront sa touche magique.

Puis, Gauthier accepte l'invitation d'un autre Gauthier (Bertrand) de se joindre à la courte échelle pour la nouvelle collection Premier Roman. *Ne touchez pas à ma Babouche* (1988), le premier titre d'une série de quatre, remporte deux prix: un nouvel auteur est né.

Une première série destinée aux 7-9 ans qui annonce les couleurs de l'auteur. Avec Gilles Gauthier, c'est le règne de l'émotion, de la simplicité des mots — il aime les choses efficaces — et surtout celui des thèmes graves, notamment celui de la mort avec *Babouche*, la vieille chienne du petit Carl: «On a tendance à penser que les enfants de cet âge n'ont pas de gros problèmes comme les adolescents. Or, je suis convaincu qu'une grande partie de l'être humain est constituée de la même chose de l'âge d'un an à 90 ans. C'est pourquoi certains adultes lisent mes romans et viennent les larmes aux yeux.»

La série des *Marcus* aborde un thème tout autant délicat, presque tabou: l'alcoolisme.



Attention, l'auteur n'aborde pas le sujet avec de gros sabots. Il a d'ailleurs préféré prendre quelques romans pour épouser le sujet.

Gilles Gauthier préfère d'abord courtiser ses lecteurs par l'attachement au personnage avant de les investir dans un thème. Si *Marcus la Puce à l'école* nous permettait de lire des frasques de l'élève et de ses mésaventures, on pouvait sentir en toile de fond la souffrance du héros. Souffrance révélée dans *Le gros problème du petit Marcus*, par sa petite amie qui découvre l'alcoolisme du père de ce dernier. «Je souhaite qu'on réalise qu'on peut vivre des tristesses profondes quand on est enfant et à quel point on n'a pas l'occasion de le manifester souvent.

S'il n'y a pas d'adultes capables de le faire pour eux, qui le

fera?», indique l'auteur dont le troisième roman de la série de quatre devrait paraître sous peu.

Entre-temps, Gilles Gauthier poursuit son incursion dans la série Roman Jeunesse (9-12 ans) avec son personnage d'Edgar. Après nous avoir introduit dans l'univers mystérieux d'un jeune qui se croit être la réincarnation d'Edgar Allan Poe (*Edgar le bizarre*) et qui tombe amoureux de Jézabel, beaucoup plus vieille que lui (*L'étrange amour d'Edgar*), Gauthier nous ramène Edgar atteint de «l'afreux mal bleu», qui cherche à donner un sens à sa vie. Edgar le voyant s'intéresse à la cartomanie, mais voilà un jeu qui peut tourner au drame. L'aventure d'un fils que l'art divinatoire rapproche d'un père plutôt terre-à-terre.

Orthopédagogue, responsable pédagogique et scénariste d'une série de courts dessins animés sur l'apprentissage de la grammaire pour Radio-Québec, l'auteur de roman n'est-il pas tenté de faire de la pédagogie littéraire? Gilles Gauthier s'en défend bien. Pour lui, un roman reste un roman et il ne faut pas mélanger les genres.

«Donner un cours et écrire un roman c'est pas pareil et normalement ça ne devrait pas l'être. Partout où le message précède l'histoire, autrement dit, quand tu sens que la jupe de l'auteur dépasse, là c'est raté. Quand tu sens qu'on a voulu te montrer quelque chose que le sujet du roman ne justifiait pas, pour moi, c'est un mauvais roman. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir des choses à dire, mais entre ce que je sais et ce qui doit être dit, il y a une marge. D'ailleurs, on retrouve ce problème dans certains manuels pédagogiques où parfois les éléments théoriques viennent mêler les enfants plus qu'autre chose», tient-il à préciser.

Peut-être que par le temps qui court on a plus de chances d'être efficace en littérature qu'en éducation...

grand concours

Sous la couverture



LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de **swissair**

2^e prix Deux bons d'achats: **1000\$ Chez Champigny** **1000\$ Chez RENAUD-BRAY**

3^e prix La collection complète des œuvres de la Bibliothèque du Nouveau Monde **BNM**

aussi Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission **Sous la couverture**, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à: **Concours Sous la couverture - Le Devoir** a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

*Gracieuseté de la librairie de la semaine: Librairie J.A. Boucher rue Lafontaine Rivière du Loup

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC. **SRC** **Télévision** **LE DEVOIR**



Réponse _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____

LE
N
O
R
O
Î
T



POÉSIE

Québécoise

Canadienne

Étrangère



LE
N
O
R
O
Î
T

Rachel Leclerc
RABATTEURS D'ÉTOILES

Il te fallait dévaler en catastrophe ou gravir avec la plus extrême délicatesse les marches pour passer en silence et en tremblant du visible à l'invisible entre les pommiers t'approcher les mains vides des façades en bois blanc qu'on avait repeintes la nuit dressée dans les rangs de laitue la rosée débordant sur l'allée de fraîcheur et t'en aller trébuchant jusqu'à la mer

Rachel Leclerc est née en 1955 à Nouvelle, en Gaspésie. *Rabatteurs d'étoiles* poursuit le «poème des origines» commencé dans son ouvrage précédent, *Les vies frontalières* (1991). Prix Émile-Nelligan et Prix Jovette-Bernier.

12\$

Rabah Belamri
PIERRES D'ÉQUILIBRE

le temps où nos pas se perdent en arabesque de douleur oiseau stérile qui se nourrit de notre orgueil de nos soupirs fermons l'âme à son jeu d'ombres alors peut-être nous aborderons au secret de la pierre et toute vie sera un miroir d'équilibre

Né en 1946 à Bougââ (Algérie), Rabah Belamri vit à Paris. Son oeuvre comprend entre autres des romans, des récits, des recueils de poèmes et des études littéraires.

12\$

Miriam Waddington
EN GUISE D'AMANTS

(Poèmes choisis)
Traduit par
Christine Klein-Lataud

Quand nous avons divorcé chacun de nous a divorcé d'avec sa jeunesse, l'a expédiée comme un bateau de papier dieu sait où et nous avons perdu nos âmes dans ces vieux sentiers d'amoureux qui serpentent encore à travers notre sang.

Née à Winnipeg, Miriam Waddington a publié douze recueils de poèmes, un volume de nouvelles et de nombreux essais et traductions. Elle est professeure émérite de l'Université York (Toronto).

15\$

LES ÉDITIONS DU NOROÎT CONTRIBUENT AU VOYAGE DES VOIX POÉTIQUES DANS LA FRANCOPHONIE

LES ARTS

ARTS VISUELS

Le sentiment de la nature

Quand l'art contemporain sort de l'atelier pour relever le défi du naturel

L'IDÉE DE NATURE
DANS L'ART CONTEMPORAIN,
Colette Garraud, Flammarion,
191 pages

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Au milieu des années soixante, l'art est sorti des ateliers. Il n'est pas descendu dans la rue, mais a directement pris le chemin des bois, des déserts, des montagnes des lacs et des mers, pour aller se frotter au sol, aux pierres, aux arbres, aux vagues et à tout ce qui compose des paysages.

Les artistes de ce «retour à la nature» se sont le plus souvent exprimés à travers des œuvres éphémères — une spirale de pierres, un amas de pétales... — vite emportées par les vents ou les marées, dont des photographies ou des vidéos demeurent les seuls témoins.

C'est l'histoire de ce «mouvement» que raconte Colette Garraud dans son livre *L'idée de la nature dans l'art contemporain*, publié chez Flammarion. L'ouvrage paraît dans la collection «La Création contemporaine», où ont déjà été publiés cinq livres, dont un sur le design aujourd'hui et un autre sur Christian Boltanski.

Mme Garraud est historienne d'art et professeur à l'École nationale supérieure d'art de Cergy, en France. Sa magnifique et instructive synthèse, abondamment illustrée, est divisée en deux parties.

Dans la première, elle analyse les

courants contemporains qui traversent et imbibent cette nouvelle façon de faire de l'art. Elle en rappelle les racines et les objectifs et s'attarde à quelques notions qui permettent de mieux comprendre ce qui est à l'œuvre dans cette démarche, par exemple les nouvelles actualisations du rapport nature-culture, la conception du corps comme outil et comme image, ou tout ce qui s'inscrit ici dans l'éphémère, le transitoire et la disparition.

Dans la seconde partie, Colette Garraud propose un portrait de dix artistes particulièrement représentatifs de la diversité des approches qui incarnent ces principes, Walter de Maria, Ian Hamilton Finlay, Hamish Fulton, Andy Goldsworthy, Wolfgang Laib, Giuseppe Penone ou Joseph Beuys.

Longtemps, la seule expression plastique du naturel s'incarnait dans la peinture de paysage. Depuis quelques décennies, et particulièrement depuis les années soixante, avec les artistes et les œuvres décrits dans cet ouvrage, on comprend que la peinture de ce genre a pratiquement disparu au profit de la photographie et surtout de la sculpture, dans un sens élargi, des installations aux interventions *in situ*.

De cette manière, les artistes contemporains ont investi l'insaisissable thème de la nature de mille et une façons, à commencer par cette pratique totalement originale qui consiste à manipuler des objets naturels, à intervenir au sein de la nature elle-même. Davantage qu'un modèle, la nature a ainsi été prise comme



Giuseppe Penone, lui, a poussé la logique jusqu'à travailler avec la nature, en inscrivant sa propre histoire dans les cycles naturels.

support de l'œuvre. L'art est alors devenu une pratique qui s'exerce physiquement par mais aussi dans le paysage, comme l'exprime bien l'idée de *Land Art*.

Giuseppe Penone, lui, a poussé la logique jusqu'à travailler avec la nature, en inscrivant sa propre histoire dans les cycles naturels. Par exemple en entremêlant trois arbustes

qui seront exposés des années plus tard, lorsque leurs troncs épaissis se seront tressés. Ou encore, en creusant une poutre pour y retrouver l'anneau de croissance de l'arbre où elle a été découpée — une de ces œuvres magnifiques est d'ailleurs dans la collection du Musée des beaux-arts d'Ottawa.

Il y a de la radicalité, voire de la révolte, dans cette manière de s'exprimer, comme le met bien en lumière Mme Garraud. Le *Land Art*, surtout à ses débuts, a mis en scène une volonté de remise en cause extrême du système marchand, de l'institution muséale et des circuits traditionnels. Il s'agissait alors de rendre «inexposables» des œuvres qui finirent pourtant par être «récupérées». «L'art s'installe dans une prodigieuse inertie (...), les musées sont bondés, les planchers s'écroulent», expliquait l'Américain Robert Smithson, peu avant d'aller créer sa fameuse et éphémère *Spiral Jetty*, en 1970, dans le Grand Lac Salé de l'Utah.

Il y a aussi beaucoup de travers contemporains dans cet art contemporain. Cet art est encore et toujours le témoin de son temps. Mieux: comme tout grand art, il est son temps. Cette activité artistique, même si elle défend jalousement son autonomie par rapport aux autres discours et pratiques, n'en demeure pas moins perméable aux idéologies et aux mouvements sociaux.

Et de quoi témoigne-t-il? Ici, ce qu'il est encore convenu d'appeler le «sentiment de la nature», hérité des fins fonds de l'Occident, se retrouve infléchi par l'inquiétude écologique.

«Je travaille avec une feuille sous l'arbre sous lequel elle est tombée», dit Andy Goldsworthy. «Être dans la nature est une religion directe», affirme pour sa part Hamish Fulton.

Ce qui n'enlève rien à la richesse et la profondeur de leurs démarches. Au contraire, à la lecture du livre de Mme Garraud, on découvre que les questions à l'œuvre depuis quelques décennies se rattachent à une tradition millénaire. Finalement, ce que questionne «l'idée de nature dans l'art contemporain», c'est aussi le problème de la représentation, celui de la distinction entre le reflet et la chose réelle, la possibilité même d'accéder à cet être essentiel que la pensée conceptuelle occulte, la volonté d'interroger la place de l'Homme dans la Nature, la relation du Sujet et de l'Objet. Chez ces artistes contemporains du «naturel», comme chez Nietzsche, Heidegger ou Merleau-Ponty, l'œuvre d'art est plus qu'un simple objet de réflexion, puisqu'elle bouleverse la question de la vérité.

Roger Caillois aussi recherchait du côté de la nature, c'est-à-dire avant l'humain, dans les pierres et les coquillages, cette sorte de «pré-œuvre d'art» confondue avec l'univers tout entier. Il utilisait l'image de la préface pour parler de ce «bouquet de beauté», de cette langue originelle ou le texte humain advient ensuite comme «une formule parmi d'autres». Le *Land Art*, dans son unité et sa diversité, reprend le questionnement de cet objet, propose sa propre et profonde lecture de cette «réalité» si difficilement définissable que l'on appelle «nature»...

LES CENT JOURS D'ART CONTEMPORAIN

LES EXPOSITIONS:

Gottfried Helnwein
Visages/Faces
1^{er} septembre - 9 octobre
CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Wanda Koop
Paintings for Dimly Lit Rooms
1^{er} septembre - 16 octobre
CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Entre Image et Matière
Neuf artistes italiens:
Stefano Arienti, Andrea Busto, Chiara Dynys, Eugenio Giliberti, Felice Levini, Massimo Orsi, Alfredo Romano, Grazia Taderi, Silvio Wolf.
1^{er} septembre - 27 novembre
CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Roberto Pelleggruzzi
Le Chasseur d'images (1989-1994)
1^{er} septembre - 27 novembre
CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Vidéos allemandes
Les Prix vidéos de la ville de Marl
6 - 16 octobre
CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Carl Beam
The Columbus Suite, 1990
6 octobre - 27 novembre
CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Daniel Dion
Parcours
6 octobre - 27 novembre
CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Pierre Dorion
Autoportraits, 1990-1994
20 octobre - 27 novembre
CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Loïc Le Groumellec
Œuvres récentes
23 octobre - 27 novembre
CIAC-3576, AVENUE DU PARC

9^e ÉDITION

Du 1^{er} septembre au 27 novembre 1994

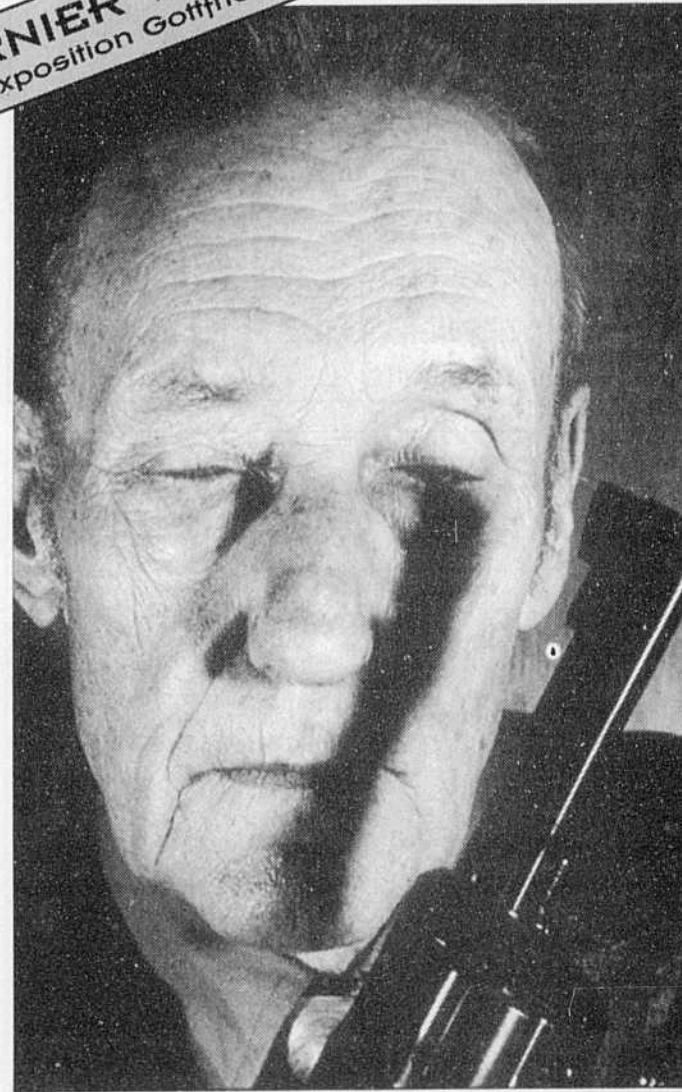
Heures d'ouverture : lundi fermé; mardi, mercredi et dimanche de 11 h à 18 h; jeudi, vendredi et samedi de 12 h à 20 h



Daniel Dion
Great Divide/Grande barrière, 1990
Organisée et mise en circulation par le Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa
CIAC-380, rue Prince-Arthur Ouest
Du 6 octobre au 27 novembre



Carl Beam, *King and Kennedy* de la série *The Columbus Suite*, 1990
CIAC-380, rue Prince-Arthur Ouest
Du 6 octobre au 27 novembre



Gottfried Helnwein
William S. Burroughs, 1990
CIAC-314, rue Sherbrooke Est
Du 1^{er} septembre au 9 octobre

DERNIER WEEK-END
de l'exposition Gottfried Helnwein

UNE PRODUCTION DU CIAC
Centre international d'art contemporain de Montréal
RENSEIGNEMENTS: [514] 288-0811

ARTS

EXPOSITIONS

De l'iconographie gothique...

MARIE-MICHÈLE CRON

ANDREA BLANAR
Galerie Waddington et Gorce,
2155, rue Mackay
Galerie Barbara Silverberg,
1336, rue Greene
Jusqu'au 13 octobre 1994

D'origine hongroise, après des études au Québec et au Japon, Andrea Blanar, qui réside aujourd'hui à Montréal, expose à la galerie Waddington et Gorce qui s'est associée pour l'occasion avec Barbara Silverberg dont la galerie du même nom présente, quant à elle, de plus petites

pièces de l'artiste. Celle-ci qui possède un atelier d'été dans les marais côtiers du Nouveau-Brunswick, véritable réservoir d'inspiration dans son cas, se situe dans la grande tradition paysagiste canadienne alors qu'une de ses toiles rappelle le style du Groupe des Sept et plus particulièrement, celui de Tom Thompson. Mais les références vont plus loin encore et c'est à une véritable collision entre les cultures que cette peinture très

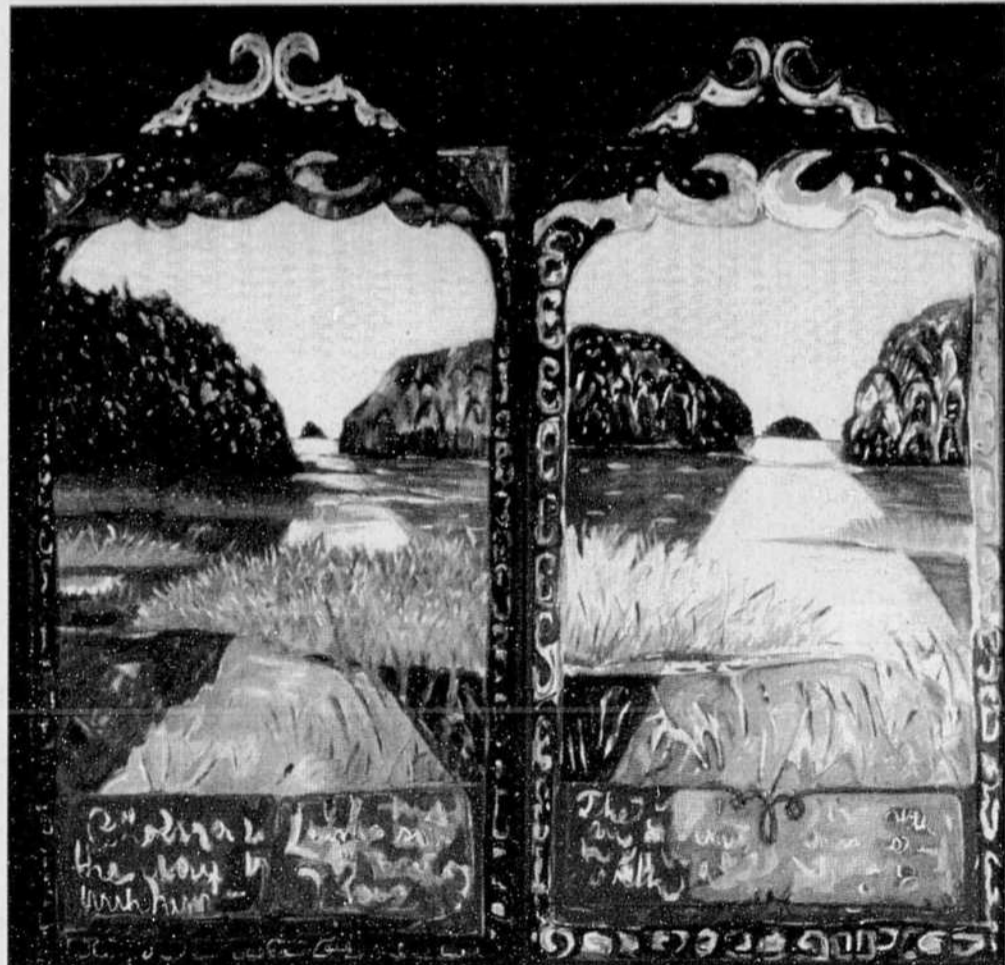
décorative (trop?) nous emporte.

De l'iconographie gothique au costume micmac, des enluminures médiévales aux motifs orientaux et très Europe de l'Est, les toiles s'ouvrent parfois en diptyques, débordent même de leur cadre pour tout recouvrir et se faire sculpturales et aussi mimétiques lorsque les panneaux décalquent des figures identiques et symétriques. Les couleurs enrichies par des ocres et des ors qui vieillissent bien et des rouges brûlés sont appliquées à larges touches; les surfaces sont graffitées, les formes hiératiques et en aplats. (Œuvres qui s'ouvrent et se déplient comme une boîte, cernées d'oiseaux, surmontées de volutes qui les couronnent, elles parlent de la nature. Mais une nature sauvage qui rend hommage au ciel et à la mer, et lumineuse comme un vitrail d'église. Une peinture spirituelle que certains apprécieront.

sent bien et des rouges brûlés sont appliquées à larges touches; les surfaces sont graffitées, les formes hiératiques et en aplats. (Œuvres qui s'ouvrent et se déplient comme une boîte, cernées d'oiseaux, surmontées de volutes qui les couronnent, elles parlent de la nature. Mais une nature sauvage qui rend hommage au ciel et à la mer, et lumineuse comme un vitrail d'église. Une peinture spirituelle que certains apprécieront.



De l'iconographie gothique au costume micmac, des enluminures médiévales aux motifs orientaux et très Europe de l'Est, les toiles de Blanar s'ouvrent parfois en diptyques, débordent même de leur cadre pour tout recouvrir et se faire sculpturales et aussi mimétiques lorsque les panneaux décalquent des figures identiques et symétriques.



Galerie BERTRAND H. DALVY
ART AFRICAÏN ANCIEN
Peinture contemporaine d'Afrique



1628B Sherbrooke Ouest
Montréal Qc H3H 1C9
Tél.: (514) 989-5571 - Fax: 989-2010
mar/sam. de 11 h à 18 h ou sur rendez-vous

DEROUIN

DU 17 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE
À L'INSPECTEUR ÉPINGLE
4051, RUE SAINT-HUBERT, (514) 598-7764



LARGAGE

RELIEFS, GRAVURES ET PHOTOS
VERNISSAGE : LUNDI 17 OCTOBRE À 19 H.
en présence de l'artiste

LOUIS-PIERRE BOUGIE

œuvres récentes

Vernissage, mardi 11 octobre à 17h

DIDACTART

4710 Saint-Ambroise, local 334, tél.: 973-8093
MARDI-VENDREDI, 12H00-18H00 • SAMEDI-DIMANCHE, 13H00-17H00

NE MANQUEZ PAS L'EXPOSITION

Les beaux jours de l'ombrelle



MUSÉE McCORD

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL • 398 7100

Marie Versailles

Exposition du 12 au 22 octobre 1994

Vernissage mercredi 12 octobre à 19 h

GALERIE D'ART
Folies des Époques

234, rue St-Paul ouest
Vieux-Montréal Tél.: 844-2133

EXPOSITION HAI JA BANG

AU CENTRE D'ART MORENCY
jusqu'au dimanche 9 octobre 1994

Expositions récentes :
New York, Paris, Séoul, Genève, Suède, Allemagne

Heures d'ouverture :
Du mardi au vendredi, de 10 h à 18 h
Samedi et dimanche, de 11 h à 17 h
Lundi, fermé

2180, rue de la Montagne
Montréal H3G 1Z7
(514) 845-6442

CENTRE D'ART
MORENCY
DEPUIS 1906

NE MANQUEZ PAS

le 22 octobre prochain,

notre cahier spécial



Montréal 94 foire d'art contemporain

Réservez votre espace dès aujourd'hui.

LE DEVOIR

Tombée :
13 octobre

PUBLICITÉ
Téléphone:
(514) 985-3399
1-800-363-0305
Télécopieur:
(514) 985-3390

L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

Propos d'une génération de peintres

Pierre Blanchette
Yves Bouliane
Oliver Dorfer
Marc Garneau
Suzelle Levasseur
François-X. Marange
Horacio Sapere

01 octobre - 29 octobre

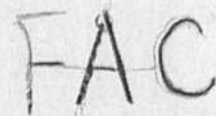
Galerie Éric Devlin
460 Sainte-Catherine Ouest
espace 403
Montréal H3B 1A7
Tél.: 514-866-8272
Fax: 514-866-7284

galeriericdevlin

NE MANQUEZ PAS

le 22 octobre prochain,

notre cahier spécial



Montréal 94 foire d'art contemporain

Réservez votre espace dès aujourd'hui.

LE DEVOIR

Tombée :
13 octobre

PUBLICITÉ
Téléphone:
(514) 985-3399
1-800-363-0305
Télécopieur:
(514) 985-3390

Pour réserver dans cet espace publicitaire, composez le

985-3319

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165

DANSEREAU : dernière journée

Paul Vanier BEAULIEU
aquarelles, dessins et gravures
Vernissage mercredi 12 octobre 18 h

ANDREA BLANAR

« Hommage à la mer »

Jusqu'au 13 octobre

2 EXPOSITIONS

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay
Montréal (Québec)
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

GALERIE BARBARA SILVERBERG
1336, avenue Greene
Westmount (Québec)
Canada H3Z 2B1
Tél.: (514) 932-3987

LES ARTS

EXPOSITIONS

Des univers stridents de silence

ESPACES (IN)HABITABLES
Galerie Leonard et Bina Ellen,
Université Concordia
1440, boul. de Maisonneuve Ouest.
Jusqu'au 1er novembre 1994

MARIE-MICHÈLE CRON

Recto-verso, comme le titre l'introduit d'emblée, installations, sculptures et photographies mettent en scène des espaces transitoires et ambigus où l'habitat et la production humaine s'enchaînent l'un dans l'autre pour s'expulser ou s'envelopper jusqu'à ne faire plus qu'un corps fragile. L'usine, la rue, la maison: tous ces lieux organisés, structurés, rationalisés cachent en fait un profond déséquilibre que les artistes évoquent ici avec beaucoup de subtilité. Peu de présence humaine ou bien trop comme dans le cas des photos de Ian Wallace où tout l'espace urbain est rempli des sans-abri et de leur nomadisme suspect. À l'inverse, dans les usines de sucre Redpath désertées de Clara Gutsché (qui n'est pas sans faire penser aux sujets traités par la photographe Matrik Boudreau), l'humanité y est invisible, seulement matérialisée par les jeux géométriques de la lumière naturelle sur les murs.

Autre univers strident de silence, celui d'Angela Grauerholz qui court-circuite les temps dans *Hospital*, une longue prise de vue chargée d'émotions qui répond à *l'Autoportrait à la fenêtre* de Sylvie Readman où le regard de l'artiste-spectateur, lui-même inclut dans la représentation et dans l'action photographique, s'inscrit littéralement dans le paysage citadin que le viseur cadre et questionne.

Miniaturisée, réinterprétée par Robin Collyer, l'usine de fabrication d'aspirateurs en Virginie implantée lors de la dépression économique des années trente aux États-Unis et prise à l'époque en photo par le célèbre documentariste Walker Evans, est devenue une sorte de cage de «verre» opaque, glacée, vide, un objet oscillant entre réel et fiction, et mixant les biens de consommation courante et culturelle. À l'inverse, l'installation sculpturale d'Alain Païement montre des signes d'activités fébriles: celles que l'on retrouve sur le parquet de la Bourse de Paris où s'échangent stratégies économiques et performances humaines auxquels l'artiste répond par des tactiques optiques d'une grande richesse visuelle. Les images générées par ordinateur, nerveuses, sont étirées, et intégrées à une structure spiralee en bois, une forme ouverte et dynamique. On ne bouge plus, c'est l'œuvre qui se déroule et s'enroule sans répit devant nous. Ou bien,



PHOTO J. J. RINGUETTE

Raymond Gervais montre comment un vieux gramophone peut être pris dans une tornade, et le tourne-disque, objet auquel il voue un culte formidable (depuis 1975), transformé en petit théâtre de poche, en matière souple parce que reproduisible à l'image du disque.

c'est l'inverse. «Païement, à la fois immobilise le temps et ouvre la porte au récit», écrit avec justesse la conservatrice Karen Antaki.

Mais c'est *Capital* de Roland Brenner qui attire le plus l'attention. Une série de boîtes en carton de différents formats posées sur le sol — avec des haut-parleurs sous verre — recomposent un village de matériaux récupérables. Au-dessus, une perche heurte quatre pendules et déclenche des rivières de sons envoûtants, des chants qui se baladent de l'intérieur à l'extérieur de ces îlots anonymes mais devenus, comme dans toutes les grandes villes, les nôtres. Un environnement poétique qui critique notre société gourmande qui recycle ou qui jette après usage (la technologie), les dieux qu'elle adore.

RAYMOND GERVAIS
«LE MAGASIN DE MUSIQUE»,
Galerie Rochefort, 350, rue Saint-Paul Ouest. Jusqu'au 15 octobre

Intervenant dans la galerie Rochefort, Raymond Gervais y a installé son magasin de musique. Un véritable théâtre de l'imaginaire en pleine maturité alors que l'artiste arrive, et la grande cérébralité que dégage ses œuvres n'empêche rien, à réveiller le silence, à lui donner une résonance, une consonance, une identité forte. Inversion de situations

fictionnelles ou réelles alors que l'on retrouve sur des boîtiers de disques compact les noms de personnages historiques tels que Cros ou Lautréamont; dialogues des temps aussi alors que sur les murs, deux phrases courtes (ex.: Odilon Redon écoute Albert Ayler) pointent l'attitude d'artistes du passé écoutant ceux qui appartiennent déjà au futur où alignement d'adresses de musiciens de jazz célèbres et décédés auxquels l'artiste s'adresse symboliquement. Gervais articule les liens entre le disque et la photographie, l'un enregistrant le son, l'autre la lumière, et dans ce cas-ci métaphorisant la chambre noire, agissant comme révélateur de la musique.

L'artiste montre comment un vieux gramophone peut être pris dans une tornade, et le tourne-disque, objet auquel il voue un culte formidable (depuis 1975), transformé en petit théâtre de poche, en matière souple parce que reproduisible à l'image du disque (aujourd'hui en voie de disparition) et de la multiplication de ses sillons. Ainsi, derrière les vitrines de la galerie, tel un hommage en différé aux rotoreliés de Duchamp, divers objets appartenant à l'univers de l'artiste, un petit boudha, une reproduction de la tour Eiffel, le chien de RCA Victor, une harpe-jouet, une étoile de mer, tournent tranquillement sur eux-mêmes, hypnotisés par leur parcours sphérique sur le globe terrestre. Et sur treize lutrins, il y a une photo de Beethoven, les yeux fermés, concentré, qui se souvient (Beethoven, signe du destin, est peu à peu devenu sourd). Raymond Gervais extirpe le visuel du sonore et tire un trait entre l'oeil et l'oreille du spectateur. Pour son immense satisfaction.

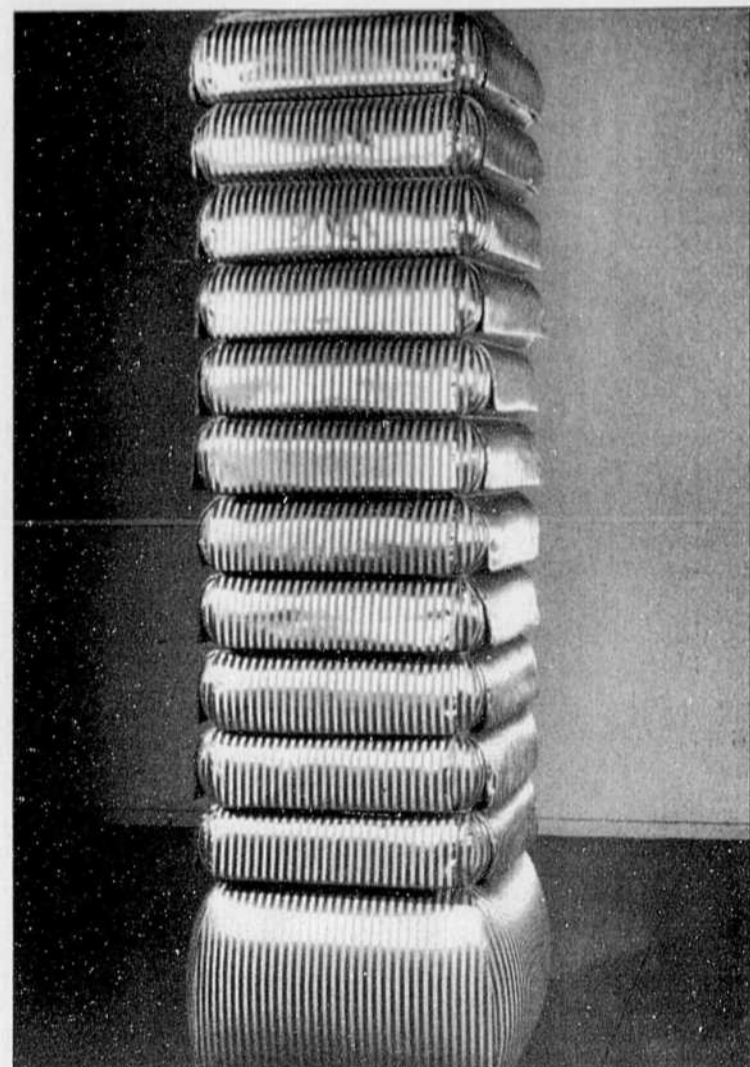
MICHEL ARCHAMBAULT, DENIS ROUSSEAU
«SCULPTURE ATYPIQUE»
Centre des arts Saïdye Bronfman,
5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Jusqu'au 20 octobre 1994.

Les sculptures atypiques de Michel Archambault et de Denis Rousseau ne se mélangent pas: mais coincées dans l'espace de la galerie, elles ne respirent plus. L'accrochage est franchement déficient. C'est dommage parce que ces œuvres imposantes demandent de la place. Chez Michel Archambault, le meuble perd sa fonction utilitaire, se retourne comme un gant, cite les styles pour s'en

trouver un, et réconcilie l'art au design. Empliments de formes cousues gainées de vnyle, colonne de cousins, figures aérodynamiques ou improbables, à cheval entre le rococo, l'Empire, la modernité, les œuvres évoquent le mobilier, mais échappent à toutes catégories en se riant d'elles. Elles sont inclassifiables, d'une inquiétante étrangeté et surtout empreintes d'un humour salvateur. Comme chez Denis Rousseau d'ailleurs, mais différemment.

On se rappellera *L'installation de l'indifférence* exposée au CIAC en 1992: un hybride entre la soucoupe volante et le tabernacle qu'elle évoquait et où le cri de l'acteur français Paul Meurisse, «A bas la science»,

nous renvoyait à nos angoisses devant le rationnel. Et aussi, *Le plaisir, le désir, le discours* chez Christiane Chassay en 1991 — dont on retrouve au Centre Saïdye Bronfman (*Le Discours*) — sculptures en mouvement à la langue pointue qui métaphorisaient l'expression orale. Ici, les formes coniques se côtoient rappelant, lorsque scintillant, le sapin de Noël, ou bien nostalgique, un arbre pétrifié, hérissé. Que ce soit une sonde mue par un moteur et visant l'espace ou un dard menaçant qui renvoie en trois dimensions à un virus, les œuvres de Denis Rousseau reposent aussi sur le fil tenu qui sépare la vie de la mort. Mais elles font rire aussi. Quel artiste!



Ezra 92, de Michel Archambault

Goodridge ROBERTS A.R.C., O.S.A.

(1904-1974)

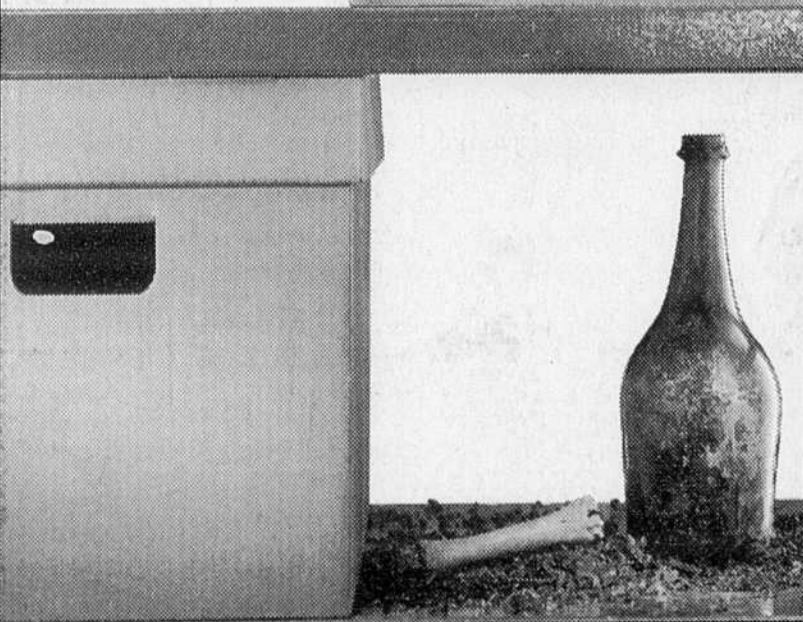
Œuvres choisies

du 8 au 29 octobre

GALERIE DOMINION

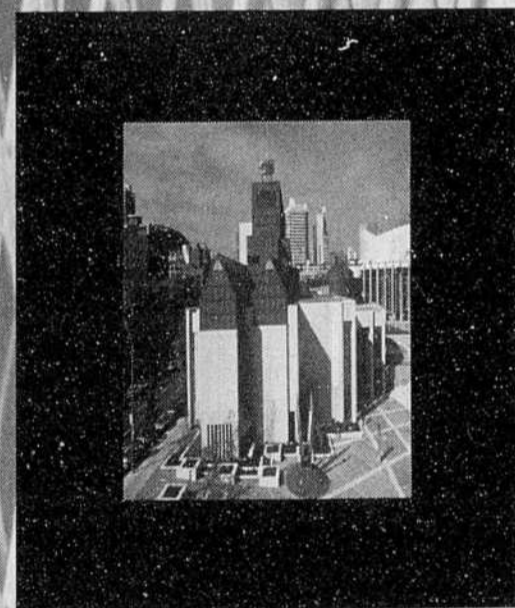
1438, rue Sherbrooke Ouest
Mardi au vendredi de 10h à 17h30845-7833 / 845-7471
samedi de 10h à 17hl'Os et la
bouteille

fragments d'histoires

Du 21 septembre 1994
au 15 janvier 1995

L'archéologie après la fouille

Musée d'archéologie
et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal
Renseignements:
872-9150

MELOCHE
COPIERS D'ARTSGouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

COLLOQUE

MUSÉES ET COLLECTIONS:
IMPACT DES ACQUISITIONS
MASSIVES

21 OCTOBRE 1994

DES EXPERTS PROVENANT
DE GRANDES INSTITUTIONS
CANADIENNES:MICHEL V. CHEFF
CHARLES C. HILL
DENNIS REID
CAROL MAYER
JOSÉE BÉLISLE
GÉRALD GRANDMONT ET
LAURIER LACROIXINSCRIPTION: 15\$
(ÉTUDIANTS: 5\$)DATE LIMITE D'INSCRIPTION:
14 OCTOBRERENSEIGNEMENTS:
GABRIELLE TREMBLAYTEL.: 514.847.6253
FAX: 514.847.6916

LE DEVOIR

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, RUE SAINTE-CATHERINE OUESTLe mobile
de votre
prochaine
visite
à Québec.

Jusqu'au 15 janvier 1995

ALEXANDER
CALDER
L'imaginaire et l'équilibre.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec (418) 643-2150

Une exposition organisée par le Whitney Museum
of American Art de New York grâce à la généreuse
contribution du Laurie Aitkin Charitable Trust.

SRC

Le Musée du Québec est subventionné
par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

FORMES

Jeux interdits

«Depuis tout petit, je ramasse des coquillages sur la plage, partout, pour fabriquer des sculptures avec...», raconte Richard Henriquez. Tous les enfants ne sont-ils pas des petits poètes-ramasseurs? C'est pour cela que les activités proposées par le Centre canadien d'architecture aux jeunes de 6 à 12 ans (et aux parents... accompagnés!) autour de l'exposition Henriquez, par une équipe d'animatrices émérites, risquent bien d'être passionnantes. Recousez vos poches crevées et préparez vos cailloux.

Une «école de Vancouver»?

Parlant de Vancouver (qui connaît, comme on le sait, un boom immobilier sans précédent), c'est de là, cette année, que provient le lauréat du Prix de Rome décerné par le Conseil des arts, et qui permet à un architecte canadien d'approfondir son travail dans la «ville éternelle». Tony Robins, nous annonce-t-on, a l'intention d'y renverser le processus de création, en «examinant les précédents historiques et en traduisant leur contenu thématique par des collages et des créations de fiction». Une école de Vancouver serait-elle en train de naître?

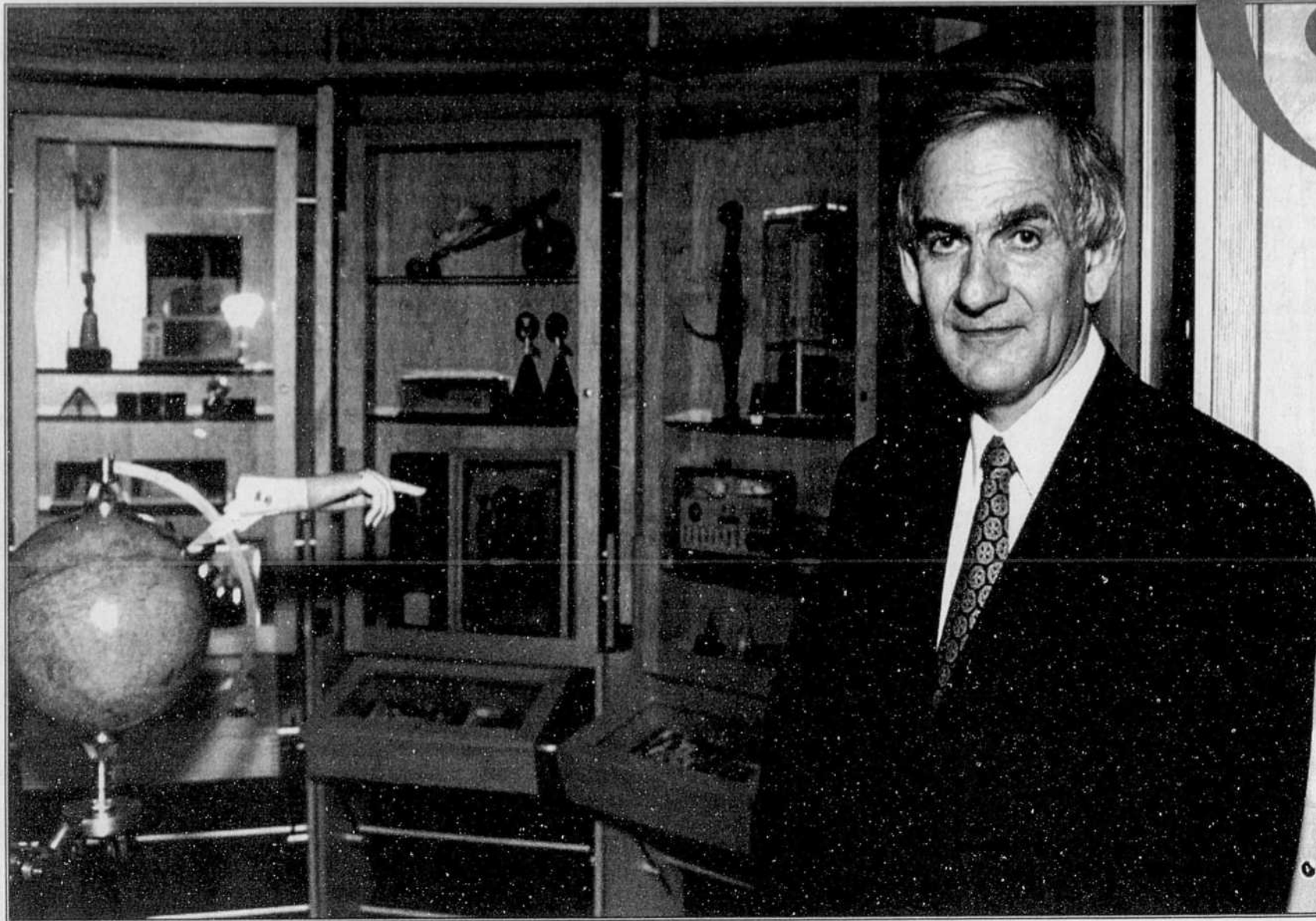
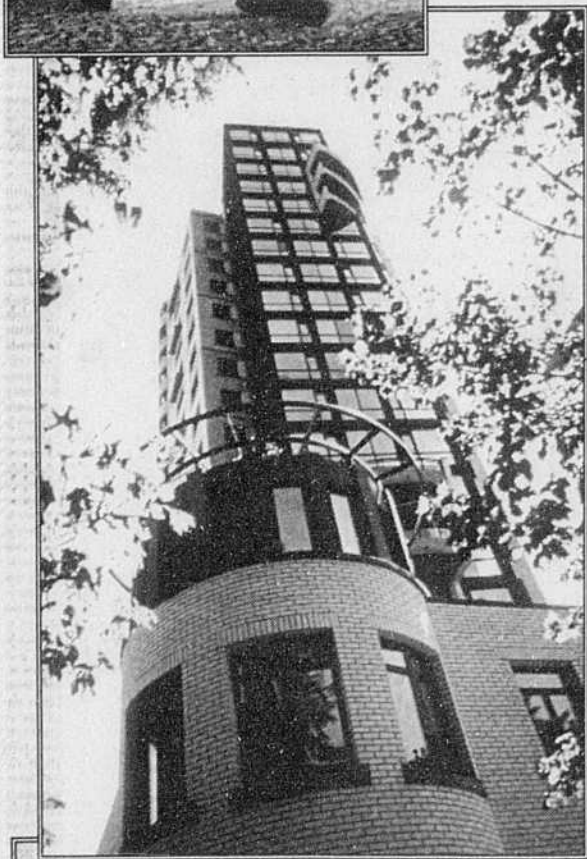


PHOTO ALAIN LAFOREST/CCA

Dix vitrines comme celles qu'on voit ici derrière Richard Henriquez, disposées en cercle, constituent le clou de l'exposition *Richard Henriquez et le Théâtre de la mémoire*, organisée conjointement par le Musée des beaux-arts de Vancouver et le Centre canadien d'architecture (au CCA jusqu'au 29 janvier) et comprenant des plans, photos et sculptures. Une merveille de petit catalogue, avec des textes signés Alberto Perez-Gomez et Howard Shubert, commissaire de l'exposition, vous en diront plus sur l'univers étrange et poétique de l'architecte et sur son œuvre.



PHOTOS HENRIQUEZ + PARTNERS

Richard Henriquez, le sédimentaire

SOPHIE GIRONNAY

«C'est la lettre que ma mère a reçue de l'armée britannique, lui annonçant que mon père était porté disparu. C'était en 1941, j'avais dix mois... Ça, c'est une carte postale qui représente notre maison en Jamaïque, quand j'avais dix ans, après qu'un tremblement de terre eut tout rasé. Je me souviens de tout très clairement.» Drôle de coïncidence, pour un architecte, non? «Oh, si j'ai voulu devenir architecte, c'était simplement pour faire comme mon oncle, que j'admirais, qui dessinait, sculptait et m'emmenait sur ses chantiers.»

Sourire en ligne brisée sous un grand nez, timide, un peu coincé, Richard Henriquez fait le détail des objets qu'il a rassemblés pour constituer son Théâtre de la Mémoire, pièce centrale de l'exposition que le CCA lui consacre. À le voir ouvrant ses vitrines avec sa petite clé, pour en extraire et en expliquer les reliques, un os de Turquie, une racine d'acajou, je pense à cette pièce de Raymond Roussel dans laquelle des antiquaires, chacun à leur tour, racontent par quelles extraordinaires péripéties tel ou tel morceau de collection est entré en leur possession (l'enchaînement de ces anecdotes constitue tout le moteur de la pièce). Les Surréalistes aimaient bien Roussel. Ils aimeraient aussi Richard Henriquez, ses assemblages d'objets trouvés qui n'ont, me jure-t-il par ailleurs, «absolument rien d'arbitraire... en tout cas pour moi!», ses trépieds sculptures, sa motocyclette en os de poulet et fourchette intitulée *This is not a motorcycle* (on pense à *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte). Richard Henriquez, lui aussi, a l'Étoile au Front, le signe du poète.

Né en Jamaïque en 1941, Richard Henriquez a fait ses études en architecture au Manitoba. Diplôme en poche, il est retourné dans son île, où bâtir était tellement simple: «Des murs, des fenêtres, et puis voilà!» Mais sa femme, une Manitobaine, s'ennuyait de son Canada. «Alors nous sommes revenus.» C'est pas mignon, ça? En 1967, les Henriquez s'installent à Vancouver, à cause du climat. Richard Henriquez y a construit depuis un tas de bâtisses importantes — couronnées de multiples prix — du genre école, caserne, hôtel de ville, tour, hôtels, université et bibliothèque. Même si l'exposition qui est en cours, poignante, émouvante aux larmes par moments, montre plutôt la face intime de sa vie de créateur.

Il n'y a pas là, d'ailleurs, de contradiction. «Quand on fait un dessin, qu'on réfléchit sur une idée, qui peut dire si elle deviendra plus tard une bâtisse ou une œuvre d'art? Frank Lloyd Wright avait dessiné une spirale vingt ans avant de construire le Guggenheim...» Richard Henriquez est en fait l'exemple parfait de cette approche (de plus en plus valorisée ces temps-ci) qui veut voir l'architecture se nourrir d'archéologie, d'histoire, de littérature ou de poésie. Mais n'allez pas demander à l'artiste comment «ça» se fait: «Le catalogue de l'exposition vous expliquera ça beaucoup mieux que moi... Nous sommes seize personnes, au bureau, et nous menons en ce moment, six projets de front. Du contenu poétique, il y en a quand on a de la chance.»

Parfois, Henriquez génère sa propre intégration des arts à l'architecture: «À l'intérieur d'une bibliothèque que nous construisions, nous avons voulu installer des sculptures qui utilisaient une tranche de chacun des arbres abattus sur le lieu de la construction — la tranche était remplacée à l'endroit exact où avait poussé l'arbre dont elle provenait. Mais le client n'était pas preneur et nous avons payé de notre poche pour les mettre.» Il lui est arrivé aussi, pour le pavillon des sciences de l'environnement de l'Université de Trent, d'imaginer une cérémonie rituelle destinée à prolonger la portée symbolique du bâtiment, incluant la plantation d'un arbre par an, pendant 350 ans: «J'ai voulu faire un bâtiment qui parle du fait que l'environnement ne concerne pas seulement les sciences. (Pour rappeler que la Terre a ses limites, par exemple, j'ai mis au milieu une rotonde, avec un globe incliné à 25 degrés...) Quiconque garde à l'esprit que Trent sera là pendant 350 ans se comporte autrement que quelqu'un qui n'y pense pas.» À Trent, les profs, comme les étudiants ont laissé de côté les rituels prescrits par ce fou d'architecte, mais «Bah! dit Henriquez, c'était juste pour lancer l'idée. Maintenant qu'elle est dans l'air, qui sait si un jour...»

C'est dans ses bâtiments eux-mêmes, surtout, que Richard Henriquez est passé maître dans l'art de l'amalgame. Une promenade sur le site à bâtir, un objet qu'il y a trouvé, la date ou le style des rues alentour, une histoire vraie ou inventée, tout s'empile et se sédimente dans sa nouvelle architecture. «Quand j'étais étudiant, dans les années 60, on voulait construire en partant de zéro, on avait foi en l'avenir, aux vertus de la technologie. Et moi, j'y croyais aussi, à l'époque (d'ailleurs le côté technique du métier ne m'ennuyait pas du tout). Mais j'ai changé de point de vue quand j'ai commencé à travailler à Vancouver, et à construire sur des sites où il y avait des maisons anciennes, dans les parties historiques de la ville... En fait, j'ai fait beaucoup de rénovations à mes débuts, et j'ai découvert que c'est bien plus stimulant et satisfaisant de rénover que de construire à neuf. Et les rénovations les plus intéressantes sont celles où on peut voir ce qu'il y avait avant, quand il se crée quelque chose de plus qu'une simple juxtaposition entre les parties. Bien sûr, j'ai cette attitude parce que je travaille dans une ville neuve. À Vienne, j'aurais ten-

dance à bâtir du flambant neuf! Une cité ne doit pas devenir un musée. Mais quand on a trop peu d'Histoire, il faut la préserver, la respecter.»

Et quand Henriquez ne trouve pas de passé sur place, il en invente. La Tour Sylvia, entièrement neuve, fait semblant, sur tout un côté, d'avoir été construite dans le même style 1912 que le Sylvia Hotel voisin, tandis que son autre face est en béton et verre: «Afin de faire écho aux immeubles voisins, qui étaient de ces deux époques (1912 ou modernes), je me suis créé une fiction, dans laquelle j'ajoutais une partie moderne en rénovant une tour "ancienne", que j'ai construite moi-même!»

À l'heure de rendre des comptes devant les clients, les comités, les groupes d'usagers, un architecte à l'inspiration si peu rationnelle ne se sent-il pas mal à l'aise? «Au contraire! D'abord, plus on est contraint de s'expliquer et de concevoir consciemment l'histoire qui fonde son projet, mieux ça vaut, parce que quand les idées de force sont clairement posées, les détails se mettent en place tout seuls. Et puis, de l'architecture de comité, nous en faisons tout le temps. Nous convoquons même des ateliers, où les gens concernés par le projet apportent leurs suggestions (et moi, que j'aie une idée à l'avance ou non, je me tais et j'écoute, à ce moment-là).»

Et l'héritage de la Jamaïque, dans tout ça? «J'en ai gardé un certain respect pour les matériaux. Là-bas, la main-d'œuvre ne coûtait pas cher, mais les matériaux étaient rares; on préférait arracher les clous et les redresser pour s'en resservir, alors qu'ici c'est l'inverse. Mais moi, j'ai toujours du mal à démolir des bâtiments entiers, à tout jeter.» La famille Henriquez habite dans une maison que tout autre acheteur aurait détruite: «Mais nous l'avons rénovée, soulevée, et posée sur un rez-de-chaussée neuf...»

Quand l'exposition sera terminée, c'est là, dans une pièce ronde, que l'architecte installera les dix vitrines du Théâtre de sa Mémoire. Parce qu'au fond, songe-t-il aussitôt, «tout le monde, à sa manière, fait pareil: les gens parlent de leur chez-soi (*their place*), alors qu'ils habitent dans des boîtes toutes semblables. Ce qui fait la différence, ce sont leurs affaires (*their stuff*), un chez-soi, c'est surtout le lieu où l'on entasse ses affaires, qui ne sont pas celles du voisin, et quand on part avec ses affaires, cet endroit n'est plus notre chez-soi.»

Une promenade sur le site à bâtir, un objet qu'il y a trouvé, la date ou le style des rues alentour, une histoire vraie ou inventée, tout s'empile et se sédimente dans sa nouvelle architecture.

De haut en bas: La Sylvia Tower (1984); le Presidio (1989) met une villa à la Adolf Loos au pied d'une tour en forme d'unifamiliales empilées; Eugenia Place et sa colonne-arbre (1987).